BRIEUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ménages d'artistes

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —

PQ
2201
B5M4

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

1910

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MÉNAGES D'ARTISTES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théatre Libre
le 21 mars 1890.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Bernard Palissy, un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri. (*Epuisé.*)
Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).
Maternité, pièce en trois actes.
La Déserteuse, pièce en quatre actes, en collaboration avec M. Jean Sigaux.
L'Armature, pièce en cinq actes, tirée du roman de M. Paul Hervieu.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La plus forte, pièce en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.

B8535me

Eugène

BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MÉNAGES D'ARTISTES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —

15-5-748
27/8/20

PARIS — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1910

Droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PERSONNAGES

JACQUES TERVAUX	MM.	ANTOINE.
DIVOIRE		ARQUILLÈRE.
PINGOUX.		TIMBOT.
D'ESTOMBREUSE		RABLET.
DAVENAY.		JANVIER.
TOMBELAIN		CLERY.
DOCTEUR MEILLERET		RENARD.
CABÉREBAC		PINSARD.
ALEXANDRE VEULE.		LEROY.
LE METTEUR EN PAGES.		DORVAL.
LOUISE TERVAUX	Mmes	MARCELLE-BAILLY.
EMMA VERNIER		SYLVIAC.
Mme LEGRAND		BARNY.
Mme DIVOIRE		JUSTIN.
GABRIELLE.		MEURIS.

La scène à Paris,

1er et 2e acte, juillet 1889. 3e acte, novembre 1889.

PQ
2201
B5M4

MÉNAGES D'ARTISTES

A André Antoine.

ACTE PREMIER

Chez Jacques Tervaux.

Juillet 1889. Huit heures du soir. Une salle à manger de petits bourgeois. Au fond, un haut buffet en vieux chêne (imitation). Au milieu, une table ovale recouverte d'un tapis. Dessus, un palmier dans un pot de terre, entouré d'un cachepot japonais, et posé sur une assiette. A droite, premier plan, un piano, second plan, la porte du bureau de Jacques. A gauche, premier plan, une porte d'intérieur ; second plan, une cheminée ; troisième plan, en pan coupé, la porte de sortie qui donne sur une petite antichambre. Chaises à haut dossier, en chêne, assorties au buffet. Un fauteuil à côté du piano, un tabouret devant. Au-dessus de la table, une lampe à suspension un peu maigre, allumée. Aux murs des toiles impressionnistes, dont plusieurs sans cadres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, GABRIELLE.

Au lever du rideau, Louise enlève le palmier qui est sur la table, va le porter dans l'antichambre, et revient aussitôt. Gabrielle écoute à la porte de droite.

GABRIELLE, écoutant, à sa mère.

Chut ! Chut !

LOUISE, s'approchant d'elle et marchant sur la pointe du pied.

Où ton père en est-il ?

GABRIELLE.

Il lit la dernière poésie de son volume. Tu sais : « La mort est la naissance à la vie éternelle. »

LOUISE.

On n'applaudit pas ?

GABRIELLE.

Non, mais on fait : « Ah ! ah ! » ce qui est mieux encore.

LOUISE.

Alors, nous n'avons que le temps de préparer le thé.

GABRIELLE, descendant.

Il n'est pas besoin de nous presser. Comme mademoiselle Vernier est là, lorsque père aura fini sa lecture, on parlera certainement du *Journal des poètes mondains* qu'elle va fonder.

LOUISE.

Tu as raison. On peut toujours allumer les bougies de la cheminée.(Elle va les allumer.) Toi, va chercher le plateau et les tasses. Ne casse rien.

GABRIELLE.

Je porterai le tout sur la table ?

LOUISE.

Oui.

Gabrielle sort par la porte de l'antichambre et revient au bout de peu de temps avec le plateau qu'elle pose sur la table.

GABRIELLE.

Voilà !

LOUISE.

Tu as baissé le gaz, dans la cuisine ?

GABRIELLE.

Je l'ai baissé.

LOUISE.

Mais pas trop, il faut que l'eau pour le thé se tienne bouillante.

GABRIELLE.

Juste à point. (Un temps.) Et grand-mère, est-ce qu'elle dort encore ?

LOUISE.

Dame, après dix-huit heures de voyage... en train de plaisir. Elle a voyagé avec une société orphéonique qui venait à Paris pour voir l'Exposition.

GABRIELLE.

Comme elle...

LOUISE.

Elle n'a pu fermer l'œil.

GABRIELLE.

Alors, elle ne descendra pas ce soir ?

LOUISE.

Je ne crois pas. Dans tous les cas, demain nous irons à l'Exposition ensemble.

GABRIELLE.

Ah ! Quel bonheur !

LOUISE.

Chut ! Tais-toi. Ecoute.

Elles écoutent en désignant la porte de droite.

GABRIELLE.

On l'applaudit.

LOUISE, arrangeant les chaises.

Il a tant de talent !... Mets les petites cuillers dans les soucoupes.

GABRIELLE.

Oui, maman... C'est ennuyeux, tout de même, d'avoir été forcés de loger grand-mère dans l'ancienne chambre de bonne.

LOUISE.

C'est vrai, mais nous ne pouvions pas renvoyer mademoiselle Vernier, n'est-ce pas. Elle est commodément installée dans ce salon. (En désignant la porte de gauche.) Elle peut sortir quand elle veut...

GABRIELLE.

On a frappé... (Elle va ouvrir, revenant aussitôt avec Mme Legrand.) C'est grand-mère !...

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme LEGRAND.

LOUISE, allant à sa mère.

Comment, te voilà levée ! Es-tu reposée un peu de ton voyage ?

Mme LEGRAND, en bonnet, le verbe haut.

Pas trop. On fait tant de bruit, dans ton Paris. (Regardant autour d'elle.) Mazette ! c'est beau, chez toi.

LOUISE, regardant la porte de droite.

Oui... chut...

Mme LEGRAND, très haut.

Mais à quelle heure vous couchez-vous donc ?

LOUISE.

Tout doucement...

Mme LEGRAND.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LOUISE

Rien. (Avec un sourire.) Tu parles un peu fort...

Mme LEGRAND.

Oh ! çà ne fait rien. On s'entend mieux.

LOUISE.

C'est que... mon mari est là, dans son bureau... il travaille...

Mme LEGRAND.

Ah ! oui ! ton mari ! Qu'est-ce qu'il fait maintenant. Il n'est guère pressé de me voir. (Elle se dirige vers la porte de droite.) Il est là ?

LOUISE, l'arrêtant vivement.

Oui... avec quelques amis.

Mme LEGRAND.

Eh bien ! tant mieux. Comme on dit chez nous, plus on est de fous plus on rit.

LOUISE.

Il est très sérieusement occupé.

GABRIELLE.

Oh ! oui, grand-mère, il lit à des amis son nouveau volume de poésies : *Les Flavescences.*

Mme LEGRAND.

Tu dis ?

GABRIELLE.

Les Flavescences.

Mme LEGRAND

C'est du français, çà ?

GABRIELLE.

Un peu... Je me suis échappée pour aider maman...

Mme LEGRAND, tirant de sa poche un bas commencé, s'assied et se met à tricoter.

Eh bien ! retournez l'entendre. Moi, j'attendrai.

Gabrielle s'en va sur la pointe du pied, et avec mille précautions, ouvre la porte. On entend des applaudissements, des cris : « Bravo » et une voix de femme disant très haut : « C'est transcendant ! » Le bruit cesse dès que Gabrielle a fermé la porte derrière elle.

SCÈNE III

Mme LEGRAND, LOUISE.

Mme Legrand est assise près de la table à gauche. Tout en causant, Louise dispose la table.

Mme LEGRAND.

Eh bien, et toi, tu ne vas pas l'applaudir ?

LOUISE, gaiement.

Oh ! tu sais, maman, les femmes ne comprennent pas grand chose à la littérature moderne.

Mme LEGRAND.

Les femmes ! mais il y en a une, là, je l'ai entendue.

LOUISE, de même.

Ah ! oui ! mademoiselle Vernier ! Mais elle va fonder un journal dont Jacques sera peut-être le rédacteur en chef, elle est dans le mouvement.

Mme LEGRAND.

Hein ?..

LOUISE, riant.

Oui... dans le mouvement... dans le train, si tu veux. Elle fait des vers, quoi, elle suit la mode littéraire. Très amusante d'ailleurs, et un excellent cœur. Toute jeune...

Mme LEGRAND.

Toi aussi, tu es jeune...

LOUISE.

Oh ! trente-trois ans !

Mme LEGRAND.

Eh bien... qu'est-ce que je dirai, moi, alors ? Quel âge a-t-elle ?

LOUISE.

Vingt-cinq ans.

Mme LEGRAND

Ses parents sont là ?

LOUISE.

Elle est orpheline.

Mme LEGRAND.

D'où la connais-tu ?

LOUISE.

Une amie de pension.

Mme LEGRAND.

Qui a huit ans de moins que toi ?

LOUISE.

Elle était dans les petites lorsque je suis partie.

Mme LEGRAND.

Où l'as-tu retrouvée ?

LOUISE.

Chez des amis, l'autre semaine. C'est elle qui m'a reconnue, mais après je me suis bien souvenue d'elle.

Mme LEGRAND.

Où habite-t-elle ?

LOUISE.

Ici.

Mme LEGRAND.

Chez toi ?

LOUISE.

Pour quelques jours ; je lui ai offert l'hospitalité en attendant qu'elle ait trouvé un local pour son journal. L'hôtel lui faisait peur.

Mme LEGRAND.

Elle est pauvre ?

LOUISE.

Non, riche.

Mme LEGRAND.

Et vieille fille

LOUISE.

Elle ne veut pas se marier.

Mme LEGRAND.

Qu'a-t-elle fait depuis sa sortie de pension ?

LOUISE.

Elle a voyagé...

Mme LEGRAND.

Hum ! (Après un silence.) Plutôt que te servir de ces tasses-là, mets le service en argent que je vous ai donné.

LOUISE, embarrassée.

Oh ! celui-là est assez bon !

Mme LEGRAND.

Mais si. Tu me feras plaisir.

LOUISE.

Je ne sais pas où il est.

Mme LEGRAND.

Comment, tu ne sais pas où il est ! Un service de quatre cents francs,

LOUISE.

Si... il est de l'autre côté.

Mme LEGRAND

Là? Je vais le chercher.

LOUISE.

Non.

Mme LEGRAND.

Pourquoi?

LOUISE.

Ah!... Ah! tiens, maman, j'aime mieux te le dire tout de suite: il est au Mont-de-Piété.

Mme LEGRAND.

Bonté du ciel! Je croyais que ton mari gagnait tant d'argent avec ses livres...

LOUISE.

Oui, il en gagne; mais depuis quelque temps le métier ne va plus.

Mme LEGRAND.

Quand un métier ne va plus, on en prend un autre.

LOUISE, sans chaleur.

Le devoir de l'artiste est de souffrir sans renoncer. L'art est un champ de bataille: qui le déserte est un lâche.

Mme LEGRAND.

Tu parles comme un livre.

LOUISE.

Jacques a trop de talent pour ne pas devenir un jour célèbre et riche.

Mme LEGRAND.

En attendant, de quoi vivez-vous? Tu travailles?

LOUISE.

Jamais Jacques n'a voulu y consentir?

Mme LEGRAND.

Pourquoi?

LOUISE.

Par fierté.

Mme LEGRAND.

Par fierté pour lui, parbleu!...

LOUISE.

Si tu savais comme il est bon pour moi, comme il m'aime.

Mme LEGRAND.

C'est bien le moins. Alors, vous vivez avec les trois cents francs par mois que je vous fais.

LOUISE.

Presque.

Mme LEGRAND.

Et tes boucles d'oreilles?

LOUISE.

Mes boucles d'oreilles?

Mme LEGRAND.

Oui, que ton parrain t'avait données au Puy, le jour de ton mariage?

LOUISE.

Ah!

Mme LEGRAND.

Vendues ?

LOUISE.

Oui.

Mme LEGRAND.

Et tu es heureuse ?

LOUISE, très sincèrement.

Bien heureuse, je te le jure ! Les ennuis d'argent ne sont rien.

Elle embrasse sa mère.

Mme LEGRAND.

C'est bon... j'ai son affaire, moi, à ton mari... Tu sais Gilbert, le contre-maître de messieurs Danglet. Il vient de se retirer.

LOUISE.

Eh bien ?

Mme LEGRAND.

Eh bien ! On a deux cent cinquante francs par mois, logé, chauffé et nourri. C'est meilleur que la poésie...

LOUISE.

Il n'y faut pas songer... Ne t'inquiète pas, bonne maman... (Elle écoute à droite.) Je crois qu'on a termine, nous reparlerons de cela... Si tu veux aller te reposer ?

Mme LEGRAND.

J'en viens.

LOUISE.

C'est que...

Mme LEGRAND.

Tu voudrais bien que je m'en aille...

LOUISE.

Non... seulement...

Mme LEGRAND.

C'est à cause de mon bonnet ! Je vais aller le retirer... Es-tu contente ?

LOUISE.

Évidemmment. (Bas.) Qu'est-ce que Jacques va dire ?

Mme LEGRAND.

Et puis, je veux tout voir à Paris, je n'ai jamais vu de poètes jusqu'à présent.

Un coup de timbre.

LOUISE.

On sonne ?

Mme LEGRAND.

Je reviens dans cinq minutes...

Elle sort à gauche.

Mme DIVOIRE, dans l'antichambre.

Madame Tervaux, s'il vous plaît ?

Mme LEGRAND, de même.

C'est ici, Madame. (Rentrant en scène.) C'est une dame qui veut te parler... Entrez, Madame... A tout à l'heure...

Entre Mme Divoire.

SCÈNE IV

Mme DIVOIRE, LOUISE.

LOUISE.

Ah ! Madame Divoire ! Comment allez-vous ?

Mme DIVOIRE, très simple, l'air souffreteux, petite et mince. Elle contient une vive émotion.

Très bien, merci.

LOUISE.

Comment se fait-il que vous voilà à cette heure ?

Mme DIVOIRE, embarrassée.

Mais... rien... je rentrais... En passant, j'ai vu vos fenêtres éclairées... Alors, j'ai eu l'idée de monter pour vous dire bonjour... c'est la seule raison...

LOUISE.

Qu'est-ce que vous avez ?

Mme DIVOIRE, se contenant.

Rien... je n'ai rien... (Elle fait une grimace, tire son mouchoir de sa poche et pleure.) Mon mari n'est pas ici, madame Tervaux.

LOUISE.

Mais si ! il est là... Monsieur Tervaux et ses amis...

Mme DIVOIRE, tombant assise sur une chaise.

Ah ! quel bonheur ! (Elle pleure.) Je vous demande pardon. Mais, j'étais si inquiète... je m'étais fait des idées.

LOUISE.

Pourquoi ?

Mme DIVOIRE.

Il n'est pas rentré cette nuit. Je suis restée à la fenêtre jusqu'au matin, guettant chacun des rares passants avec anxiété ; croyant, à chaque voiture qui s'approchait, qu'il était dedans, et qu'on me le ramenait mort.

LOUISE.

Comment pouvez-vous penser à ces choses-là ?

Mme DIVOIRE.

C'est la première fois que ça lui arrive. Ce matin à sept heures, j'ai été à la Préfecture de Police, croyant que tout le monde devait être ému du malheur qui m'arrivait... Les bureaux n'étaient pas ouverts... J'ai attendu... Les employés se sont retenus pour ne pas me rire au nez. C'est si drôle, n'est-ce pas, une femme qui cherche son mari qui a découché...

LOUISE.

Mais pourquoi aller à la Préfecture !

Mme DIVOIRE.

Que sais-je, moi ? Quelquefois, il se grise ; alors je pensais qu'on l'avait arrêté... puis, j'ai été à la Morgue... Un accident, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Ah ! le malheureux...

Mme DIVOIRE.

L'après-midi, mon fils a couru les cafés. Enfin, il a appris qu'à l'heure de l'absinthe on avait vu son père faubourg Montmartre...

LOUISE.

Et il n'est pas rentré dîner?

Mme DIVOIRE.

Non! J'ai attendu jusqu'à présent. Enfin! il est là!... je tombe de fatigue...

LOUISE.

Voulez-vous que j'aille le chercher.

Mme DIVOIRE.

Oui, mais tout à l'heure... S'il voyait que j'ai pleuré, il me gronderait!

Elle souffle dans son mouchoir en tampon et s'en essuie les yeux.

LOUISE, allant à la porte de gauche.

Combien y en a-t-il de femmes qui passent des nuits comme celle-là!

Mme DIVOIRE.

Madame Tervaux.

LOUISE, rentrant un verre d'eau à la main.

Tenez, mouillez-vous un peu les yeux avec votre mouchoir, ça vous fera du bien.

Mme DIVOIRE, trempant un coin de son mouchoir.

C'est pas qu'il est méchant, vous savez. Il se sera trouvé entraîné...

LOUISE.

Oui... des amis...

Mme DIVOIRE.

On sait bien ce que c'est qu'un artiste, n'est-il pas vrai?

LOUISE.

Ce n'est pas comme un épicier.

Mme DIVOIRE.

Évidemment. Il leur faut cette vie de surexcitation nerveuse...

LOUISE.

...Sans laquelle l'inspiration ne vient pas...

Mme DIVOIRE.

Ah! votre mari vous dit çà aussi, à vous..

LOUISE.

Oui.

Mme DIVOIRE

Seulement, quand on a quatre enfants...

LOUISE.

Quatre enfants !...

Mme DIVOIRE.

Ils ne connaissent pas ça, eux, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui Il leur faut du pain tous les jours.

Mme DIVOIRE.

On en a. Seulement, l'autre fois, on m'a renvoyé Pierre, parce que sa pension n'était pas payée.

LOUISE, avec des hésitations.

Entre nous, madame Divoire, voulez-vous que je vous prête dix francs... Je puis en disposer... vous me les rendrez quand vous voudrez.

Mme DIVOIRE.

Oh ! je vous remercie bien, madame Tervaux... nous n'en sommes pas là... André doit aller toucher demain un à-compte chez un éditeur...

LOUISE.

C'était de bon cœur, vous savez.

Mme DIVOIRE.

Oui, vous êtes très bonne... Mais je n'ai pas besoin, André ne saura rien de tout ça, n'est-ce pas ? Il a fallu des circonstances extraordinaires, parce que, d'abord, il m'avait promis de ne plus boire d'absinthe...

LOUISE.

En effet...

Mme DIVOIRE.

C'est égal, madame Tervaux, veillez sur le vôtre, allez !...

LOUISE.

Oui. Voulez-vous que j'aille chercher monsieur Divoire?

Mme DIVOIRE.

Je veux bien. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

Louise va ouvrir très doucement la porte de droite, Gabrielle paraît.

LOUISE.

Dis à monsieur Divoire que sa femme est là, et qu'elle voudrait lui parler...

GABRIELLE.

Bien, maman.

Elle sort.

LOUISE, à Mme Divoire.

Il va venir.

Mme DIVOIRE.

Merci... Je vous demande bien pardon de vous avoir dérangée... seulement...

LOUISE.

Le voici... Je vous laisse.

Louise sort à gauche, Divoire entre à droite.

SCÈNE V

DIVOIRE, Mme DIVOIRE.

Mme DIVOIRE, très différente de ce qu'elle était avec Mme Tervaux.

Ainsi, te voilà...

DIVOIRE.

Mais oui... je t'expliquerai...

Mme DIVOIRE.

Tu n'as pas été arrêté, ni écrasé, ni attaqué, ni malade !

DIVOIRE.

Tu vois, je te demande bien pardon...

Mme DIVOIRE.

Et tu me laisses dans des transes pareilles ! Je me figurais que tu étais mort !...

DIVOIRE.

Voyons, Suzanne, j'ai eu tort, c'est vrai. Mais puisque tu te figurais que j'étais mort et que tu me trouves vivant, tu devrais être contente.

Mme DIVOIRE.

Je suis furieuse !...

DIVOIRE.

Parce que je n'ai pas été ni écrasé, ni attaqué. Tu ne peux pourtant pas me le reprocher.

Mme DIVOIRE.

Je t'en veux du chagrin inutile que tu m'as causé. Oh ! c'est trop fort !... Qu'est-ce que tu as fait ?

DIVOIRE.

Je suis resté avec... chose, le peintre, qui m'a raconté son prochain tableau, pour les indépendants... un plein soleil... dans les champs... Rien... de la lumière... ça y est !

Mme DIVOIRE.

Et puis ?

DIVOIRE.

Et puis il y avait une première à la Comédie-Française ; alors, nous avons bâché la pièce, naturellement. Et puis, je ne sais plus, j'ai dormi... Ce soir, je n'ai pas osé rentrer dîner.

Mme DIVOIRE.

Tu ne pensais donc pas que je pleurais, pendant ce temps-là ?

DIVOIRE, attendri.

Ma pauvre femme. M'en veux pas. Un artiste tu

sais, c'est un grand enfant... il faut être indulgente... Ça ne m'arrivera plus... Pardonne-moi... là... je suis un misérable... un animal, un cochon !... Tout ce que tu voudras... C'est fini, n'est-ce pas ?

Mme DIVOIRE.

Il faut bien... A quelle heure vas-tu rentrer?

DIVOIRE.

Je te suis. Dans une demi-heure je suis à la maison.

Mme DIVOIRE.

Bien vrai, mon cher André !

DIVOIRE.

Bien vrai !

Mme DIVOIRE.

As-tu été chez l'éditeur ?

DIVOIRE.

L'éditeur ?

Mme DIVOIRE.

Oui, toucher l'avance...

DIVOIRE, sur trois tons différents.

Ah ! ah ! ah ! non !... j'ai oublié !

Mme DIVOIRE.

Tu sais que nous n'avons plus grand chose à la maison.

DIVOIRE, très sincère.

Pauvre femme !... Je vais te rapporter ce qu'il faut tout à l'heure... Chose m'en doit... il en a... Au revoir... à tout à l'heure...

Mme DIVOIRE.

Ne sois pas trop longtemps.

DIVOIRE.

Non, non, non. Je dis au revoir à Tervaux et je pars. (Rappelant sa femme qui sortait.) Dis donc ? Tu n'as rien dit à personne ici... tu n'as vu personne...

Mme DIVOIRE.

Non.

DIVOIRE.

Tiens ! Tu es la meilleure des femmes ! Je t'adore ! (A lui-même.) C'est vrai ! Il y en a un tas qui m'auraient fait des scènes !

Il sort à droite.

On entend dans l'antichambre Louise et Mme Legrand qui font des politesses à madame Divoire. Des passez donc ! .. Bonsoir Mme !... etc.

Mme LEGRAND, entrant de dos.

Bonsoir, Madame, bonsoir !

LOUISE, de même.

Bonsoir !

SCÈNE VI

Mme LEGRAND, LOUISE, puis JACQUES.

Mme LEGRAND.

Là, me trouves-tu bien ainsi...

LOUISE.

Oui... attends, j'entends du bruit... Mon mari a

fini... (Elle écoute.) C'est un grand succès de lecture.. (A sa mère. Assieds-toi là.

Entre Jacques. Mme Legrand reprend son bas et se remet à tricoter.

LOUISE, allant à son mari.

Eh bien !

JACQUES, enthousiasmé ; l'embrassant.

Ah ! ma chérie ! que je t'embrasse ! Un succès !

LOUISE, rayonnante.

Que je suis contente ! (A sa mère.) Tu entends ?

JACQUES.

Tiens ! vous êtes là, bonne maman ?

Il l'embrasse distraitement.

Mme LEGRAND.

Oui ! Vous allez bien ?

JACQUES.

Très bien, merci.

Mme LEGRAND.

Moi aussi.

JACQUES, à Louise au fond.

Quelles liqueurs as-tu ?

LOUISE.

Du madère, du cognac et du rhum.

JACQUES.

Très bien. Ça marche, tu sais l'affaire du *Journal des poètes mondains*. Je te conterai cela... (Très gai, très franc.) Si tu savais comme mademoiselle Vernier

m'a applaudi ! Il y a dans les « *Flavescences* », des pièces qu'elle seule a pu comprendre... Alors, tu prépares tout cela, n'est-ce pas ?... Nous pouvons venir.

LOUISE.

Oui.

JACQUES, à Mme Legrand.

Vous êtes peut-être fatiguée, bonne maman, si vous voulez aller vous reposer ?

Mme LEGRAND.

Merci.

JACQUES.

C'est que... ce qu'on va dire ici ne vous intéressera guère.

Mme LEGRAND.

Mais Louise reste bien !

JACQUES.

Oh ! Louise ne compte pas... Je retourne les trouver... Tout est bien prêt ?... (Bas à Louise.) Comment se fait-il que tu n'aies pas éloigné ta mère ?

LOUISE.

Je n'ai pas pu. Elle ne te gênera pas.

JACQUES, conciliant.

C'est vrai, après tout... (Ouvrant la porte de droite.) Mesdames... messieurs... si vous voulez passer par ici, le thé nous attend...

Entrent les amis, Gabrielle et Mlle Vernier.

SCÈNE VII

Mme LEGRAND, LOUISE, GABRIELLE, EMMA VERNIER, JACQUES, TERVAUX, DIVOIRE, PINGOUX, D'ESTOMBREUSE, DAVENAY, TOMBELAIN, Dr MEILLERET.

Gabrielle entre la première rapidement.

GABRIELLE, à sa mère, **bas.**

J'apporte le thé ?

LOUISE, bas.

Dans cinq minutes.

Gabrielle sort à gauche, Jacques va causer avec Louise et Mme Legrand, Divoire et Pingoux entrent ensemble, en causant.

DIVOIRE.

Il est sensationnel ce livre ! Sensationnel ! Les *Fleurs du Mal*, rajeunies et sublimées viennent d'éclore à nouveau.

DAVENAY, entrant avec Tombelain, jeune élégant.

C'est aussi beau que du Victor Hugo !

TOMBELAIN.

Si ce n'était que de l'Hugo ! Mon pauvre ami !... Hugo, un microbe, à côté de ça !...

DAVENAY.

Cependant... Hugo... *Légendes des Siècles.*

TOMBELAIN, paternel.

Un microbe ! N'admirez pas Hugo, ici, mon cher, vous vous feriez remarquer...

DAVENAY, lâche.

Oh ! vous savez, je ne l'admire pas plus que ça !...

DIVOIRE, à d'Estombreuse qui entre fumant la pipe.

Qu'est-ce que vous pensez du livre de Tervaux, vous, d'Estombreuse?

D'ESTOMBREUSE.

C'est pas mal... mais c'est pas encore ça... Ça n'y est pas, là ! Ça y est ou çà n'y est pas ! Eh bien ça n'y est pas !

JACQUES, s'approchant du groupe.

Et mademoiselle Vernier ?

D'ESTOMBREUSE.

Elle cause avec votre ami le docteur... elle vient.

JACQUES, rassemblant ses amis, bas.

Je vous demande pardon... j'ai la mère de ma femme, arrivée tantôt de la campagne, pour l'Exposition... Vous savez... ce sont les petits ennuis de la famille... Je ne rougis pas d'elle, d'ailleurs...

LE Dr MEILLERET, qui vient d'entrer.

Elle n'a assassiné personne ?

JACQUES.

Oh! Docteur !

LE DOCTEUR.

Je ne sais pas, moi!

On entend un éclat de rire d'Emma.

JACQUES.

Qu'est-ce qui fait rire ainsi mademoiselle Vernier.

D'ESTOMBREUSE.

C'est ce petit Pingoux...

JACQUES.

On n'attend plus que vous, mademoiselle Vernier ?

EMMA, entrant, très élégante.

Me voilà!... Il est impayable, ce cher Pingoux.
Elle descend en scène en passant entre la haie des amis.

PINGOUX, entrant.

Rira bien qui rira le dernier.

EMMA.

Un bon point, monsieur Tervaux. Le premier numéro du *Journal des poètes mondains* est à votre disposition...

JACQUES, qui n'a d'yeux que pour elle.

Elle est charmante...

EMMA, allant à Louise et lui prenant la main.

Ah! ma chère Louise, tu es bien heureuse..

LOUISE.

Tu trouves ?

EMMA.

Avec un poète comme ton mari! Il est étourdissant!
Elle passe et s'arrête étonnée en voyant Mme Legrand.

LOUISE, qui a vu.

...Ma mère...

EMMA, saluant.

Madame...

Mme LEGRAND, tout en tricotant, après avoir salué, rajustant ses lunettes.

Bel oiseau!

TOMBELAIN, s'approchant de Louise avec Divoire.

Quel poète, Madame, que votre mari!

DIVOIRE.

Que d'indifférence douce et pénétrante!

TOMBELAIN.

Et coloriste, ah! Combien coloriste!...

LE DOCTEUR.

Oui! combien coloriste!... Coloriste, combien!

PINGOUX, saluant Mme Tervaux.

Madame... Très jolie la phrase de Divoire. Je la placerai dans mon compte-rendu de l'*Etoile des Arts*. Je veux donner un bon coup d'épaule à votre mari, chère madame.

DAVENAY, à Mme Tervaux.

Ah! Madame!... Hugo!... un microbe, à côté de ça!

Pendant ce temps Jacques cause à gauche avec Mlle Vernier. Gabrielle entre avec la théière. Pendant ce qui suit elle emplit les tasses.

D'ESTOMBREUSE, au docteur.

Est-ce que vous trouvez ça épatant, vous, Docteur?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu!... pour un jeune.

D'ESTOMBREUSE, avec dédain.

Un jeune... Tervaux!... Oh!... il n'y a de jeune en littérature que le synthétisme.

LE DOCTEUR.

Je parie que vous êtes synthétiste, vous ?

D'ESTOMBREUSE.

Parbleu !

JACQUES, qui a été cherché une tasse de thé pour Emma.

Mademoiselle... (Bas et assez grave.) Vous êtes plus ravissante que jamais...

EMMA, bas.

Permis de s'en apercevoir, défendu de le dire.

Gabrielle et Louise donnant du thé aux invités.

PINGOUX, allant à Jacques.

Tu sais, j'ai de la sympathie pour toi ; qu'est-ce que tu aimes mieux ! une chronique de Fouquier, un Caliban, ou un article de moi dans l'*Étoile des Arts?*

JACQUES.

Tu me donnes le choix. Alors garde-moi ton article pour mon prochain volume.

PINGOUX.

Comme tu voudras.

Il va causer avec Davenay.

TOMBELAIN, à Pingoux.

Entre nous, je le trouve bien faiblard, le bouquin de Tervaux.

DIVOIRE.

Ça manque d'originalité.

TOMBELAIN.

Encore trois comme cela, et il est de l'Académie.

DIVOIRE, scandalisé.

Oh ! non... tu vas trop loin...

TOMBELAIN.

Quel malheur qu'Alexandre Veule, le poète tri-unioniste sirupescent ne soit pas là ! Tervaux l'avait invité pourtant.

DIVOIRE.

Alors, il va venir deux heures en retard.

EMMA, à Jacques.

Ah ! monsieur Tervaux ! Laissez-moi vous féliciter encore. La France compte un grand poète de plus. Ce sera une gloire, pour vous, d'avoir débarrassé la poésie des entraves qui alourdissaient son vol. Maintenant, plus de rimes !

TOMBELAIN.

Des hiatus !

DIVOIRE.

Plus de majuscules au commencement des vers !

EMMA.

La poésie de l'avenir ! (Elle passe à droite en posant sa tasse sur la table.) N'est-ce pas, Docteur ?

LE DOCTEUR.

De la vraie prose, enfin !

EMMA.

Comment, vous ne comprenez pas cela ? C'est pourtant être poète aussi que d'être docteur... Quelles sensations vous devez ressentir ? Voir de la souffrance !...

D'ESTOMBREUSE.

Avoir dans l'oreille, avec un apitoiement fluide les soupirs irradiés des poitrines suffocantes !

DIVOIRE.

Combien plus grande encore, plus rosement sombre, plus sombrement rose, l'existence des chirurgiens !

LE DOCTEUR.

Et amusante ! combien !

Mme LEGRAND, à Gabrielle qui est près d'elle.

Ils sont fous, les amis de ton père ?

GABRIELLE.

Non, grand-mère... Ils font semblant.

EMMA, au Docteur.

La poésie ne vous dit rien. Voulez-vous causer peinture. J'en fais !

LE DOCTEUR.

Sur porcelaine... Copies de Boucher !

EMMA.

Et voilà ! Parce que j'ai le malheur d'être une faible femme, je suis condamnée à la porcelaine... pâte tendre, aux petit amours roses : du fard délayé dans du cold-cream ! Mais quelles idées avez-vous donc sur les femmes, Docteur ! Alors, vous vous figurez que nous en sommes encore en littérature, à madame Deshoullières et Marivaux ; en peinture aux pécheresses d'avant la chute du Chaplin, ou aux illusions brisées de Greuze ; en musique, à Auber et Rossini !

TOMBELAIN, à d'Estombreuse.

Oh !

EMMA.

Eh bien ! Et l'esprit scientifique ! Et le progrès ! je lis Pellandan, j'admire Claude Monet, et j'écoute Chabrier.

JACQUES.

Que d'audace !

EMMA.

Comment, de l'audace ! Oh ! mais vous êtes tout à fait 1880, monsieur Tervaux !

JACQUES, qui est entre Louise et Emma.

Je m'incline. (A Louise.) Elle est étonnante. Que n'es-tu comme elle ?

LOUISE, bas.

Je n'ai pas le temps.

JACQUES bas.

Tu dis toujours cela... Tu devrais le prendre.

LOUISE.

Qui est-ce qui te raccommoderait ?

JACQUES, au Docteur.

Et toi, mon vieil ami... mon plus vieil ami et le meilleur, que penses-tu de tout cela ?

LE DOCTEUR.

Ton livre ? Il y a de bonnes choses. Tes amis... Qu'est-ce donc que celui-là, derrière moi.

JACQUES.

D'Estombreuse ?

LE DOCTEUR.

Le synthétiste.

JACQUES.

Il m'a débiné ?

LE DOCTEUR.

Oui.

JACQUES.

C'est son droit. Il échappe à la vengeance.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

JACQUES.

Il n'a encore rien produit.

LE DOCTEUR.

Comment, alors, est-il de vos amis.

JACQUES.

Il éreinte si bien les autres qu'il fait tour à tour plaisir à chacun. Et puis, on sait qu'il ne vous montera pas sur le dos.

PINGOUX, a Emma

Rien de plus facile... Je vous obtiendrai cela quand vous voudrez... Je suis très lié avec toute la presse.

LE DOCTEUR.

Et ce petit-là qui est au mieux avec tout le monde ?

JACQUES.

Pingoux ? Il est reporter à l'*Étoile des Arts*, revue mensuelle des cafés concerts.

LE DOCTEUR.

Et il ne connaît personne ?

JACQUES.

Mais si. Il fait si bien les courses... et puis, il imite Coquelin Cadet à la perfection.

LE DOCTEUR.

C'est quelque chose.

JACQUES.

Il cause en ce moment avec Davenay, un poète mondain, qui sera du journal que mademoiselle Vernier veut fonder. C'est le fils des grands magasins du Luxembourg.

LE DOCTEUR.

Et celui-là, à côté du synthétiste ?

JACQUES.

Tombelain. Un type. Il fait des livres que signent les gens qui le payent. C'est lui qui a fait mettre dans le *Figaro* cette annonce : « Auteur joué avec succès à Paris propose collaboration anonyme. »

LE DOCTEUR.

Et il a du talent ?

JACQUES.

Toujours. Excepté quand il écrit pour son propre compte. Il fait aussi des vers pour mariage. Honnête homme, d'ailleurs... seulement...

Il continue à voix basse.

DIVOIRE, s'exaltant, à Tombelain.

Mais non, mon cher ! Mais non !...

TOMBELAIN.

Pourtant !...

DIVOIRE.

Débarrasse-toi de cette sentimentalité !

D'ESTOMBREUSE.

Du poncif !

DIVOIRE.

L'amour filial n'existe pas ! ni l'amour conjugal !

D'ESTOMBREUSE.

Parbleu !

DIVOIRE.

Nous sommes tous canailles... plus ou moins, voilà tout... Ainsi moi, quand ma femme m'embête, je l'envoie promener... et vigoureusement... Tout à l'heure encore, ici même...

D'ESTOMBREUSE.

La femme est l'obstacle de l'artiste.

TOMBELAIN.

Et la mère ?

DIVOIRE, avec mépris.

Tais-toi donc, d'Emery !

JACQUES, à Meilleret.

Tu entends celui-là...

LE DOCTEUR.

Qui nie l'amour filial ?...

JACQUES.

Oui. Il est père de quatre enfants qu'il adore ; il tremble devant sa femme, et il s'en cache comme d'un crime... Il soutient sa vieille mère... Malheureusement il se grise.

On a sonné, Gabrielle est allée ouvrir, Alexandre Veule est entré.

PINGOUX.

Voilà Alexandre Veule, le poète sirupescent !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALEXANDRE VEULE.

JACQUES.

C'est lui ! Bonjour, mon vieux.

VEULE.

Bonjour... J'arrive trop tard pour la lecture des « *Flavescences ?* »

Emma fait un mouvement.

JACQUES.

Oui.

VEULE.

Je suis désolé, mon cher. Nous nous retrouverons. Ah ! quel poète tu ferais si tu voulais te décider à embrasser comme moi le tri-unionisme !

JACQUES.

Je n'ose pas. Qu'est-ce que tu veux ! je n'ose pas. Je ne sens pas tout à fait comme toi.

VEULE.

La verbieuse manifestation n'est-elle pas étroitement adéquate pour le ton, couleur, et le ton, ébranlement des atmosphériques atomes? Et je vais te convaincre d'un mot : le resplendissement des calmes, la ténébrance des cataclysmes, ne sont-ils pas idoines? Qu'est-ce que tu peux répondre à cela?

JACQUES.

Rien, c'est évident.

D'ESTOMBREUSE

Chaque idée, chaque personne, chaque objet, possède une couleur et une tonalité musicale.

VEULE.

Le basson est vert ; le violon, bleu ; la trompette, rouge.

D'ESTOMBREUSE.

Parbleu !

VEULE.

De même que l'infini... l'infini.

JACQUES.

Eh bien?

VEULE.

C'est le *sol* naturel... (Chantant) *Ping!* (Parlé) Voilà l'infini... Et Dieu... Dieu, tu sais dans quel ton il est, Dieu?

JACQUES.

Non.

VEULE, scandalisé.

Oh!... Oh!... Il ne sait pas... mais en *ut* majeur, mon pauvre vieux!

LE DOCTEUR.

Et dire qu'ils ont l'air de se comprendre entr'eux!

VEULE.

Soïs tri-unioniste, mon cher!

JACQUES.

Je verrai... Un peu de cognac?

VEULE.

Parfaitement.

EMMA, s'approchant de lui par derrière. Bas.

Monsieur Baptiste Ducloux...

VEULE, de même.

Hein?...

EMMA, de même.

Ne bougez pas. Vous reconnaissez ma voix?

VEULE.

Vous. Je vous croyais au Hâvre!

EMMA.

J'en suis revenue...

VEULE.

Ah!

EMMA.

Tu ne me connais pas, entends-tu. Où pourrai-je te voir?

VEULE.

Au Chat mort.

EMMA.

Bien ! (Haut.) Elles sont intéressantes, Monsieur, vos théories.

VEULE.

Oh! Madame...

EMMA, le reprenant.

Mademoiselle...

VEULE.

Pardon.

JACQUES.

Mademoiselle Emma, vous allez nous rendre jaloux.

EMMA.

Monsieur Veule est un artiste.

JACQUES.

N'est-ce pas. Qu'en pensez-vous, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oh! moi je suis un profane! Je suis de l'opinion de Madame Legrand.

Mme Legrand s'est endormie et ronfle.

JACQUES.

Belle-maman... Voyons, Belle-maman...

Mme LEGRAND.

Qu'est-ce qu'il y a? Ma foi, ils m'embêtaient, vos amis.

JACQUES.

Ah! c'est trop !

Mme LEGRAND.

Ah! pardon! Je croyais qu'ils étaient partis... Je vous demande pardon, messieurs, je suis fatiguée...

VEULE.

Mon cher Tervaux... adieu.

JACQUES.

Mais, mon ami.

DIVOIRE, PINGOUX, TOMBELAIN.

Adieu, mon cher Tervaux.

JACQUES.

Mais...

TOUS.

Adieu...

D'ESTOMBREUSE, à Veule.

La postérité nous vengera. (En sortant.) C'était si beau... Nos chapeaux sont dans l'antichambre.

JACQUES.

Mais, je vous demande pardon...

VEULE.

Adieu.

Il sort.

LE DOCTEUR.

Mon cher Tervaux...

JACQUES.

Tu pars aussi ?

LE DOCTEUR.

Mais pas pour le même motif... car je suis de

votre avis, Madame... (Il salue.) A bientôt Jacques, à bientôt, Madame...

Il sort.

EMMA.

Je vous laisse également, vous devez avoir beaucoup à causer avec Madame, je vais m'habiller, à tout à l'heure !

Elle sort à gauche premier plan.

JACQUES, à Gabrielle.

Rentre dans ta chambre. On t'appellera.

Elle sort à droite au fond.

SCÈNE IX

Mme LEGRAND, JACQUES, LOUISE.

JACQUES, à sa belle-mère.

Eh bien, vous êtes contente! Me voilà fâché avec mes meilleurs amis, et mademoiselle Vernier elle-même...

LOUISE.

Mais, mon ami, maman n'a pas voulu te faire de la peine.

Mme LEGRAND.

Et je crois même vous avoir rendu service.

JACQUES.

Vous vous trompez.

Mme LEGRAND.

Combien gagnez-vous par an dans la poésie ?

JACQUES.

Madame, la poésie n'est pas un métier dont les recettes et les dépenses se chiffrent sur un livre de commerce comme celles d'un épicier. On est poète ou on ne l'est pas. Si on l'est, on suit la voie dans laquelle on est entré sans s'arrêter aux accidents du chemin et aux mesquineries de l'existence.

Mme LEGRAND.

Et si on ne l'est pas et qu'on croie l'être ? A-t-on le droit de forcer sa femme à souffrir ? A-t-on le droit de ruiner son enfant ?

JACQUES.

Le poète a sur terre une mission sacrée, et un devoir impérieux à remplir.

Mme LEGRAND.

Son premier devoir c'est d'apporter à la maison de quoi faire bouillir le pot-au-feu.

LOUISE.

Mais, maman, nous ne manquons de rien.

Mme LEGRAND.

Vraiment ! Alors pourquoi vends-tu tes boucles d'oreilles et mets-tu ton argenterie au Mont-de-Piété.

JACQUES.

Ah ! Vous me faites bien de la peine. Croyez-vous donc que je n'aie jamais pensé à ce que vous me dites. Je vous assure que bien souvent j'ai douté de moi, et voyant la misère qui nous menaçait, voyant Louise supporter bien des privations sans se plaindre, j'ai eu avec moi-même de terribles combats ; j'ai juré

de briser ma plume et d'éteindre le feu que je me sens là... mais, est-ce ma faute si une force supérieure à ma volonté m'empêche de tenir mon serment, si l'inspiration me trouble, impérieuse, indomptable, si dans mes moments de désespoir une voix me crie « Courage ! Courage ! Tu vaincras ! »

LOUISE, à Mme Legrand.

Tu vois bien qu'il n'est pas méchant.

Mme LEGRAND.

Quand on a une maladie comme celle-là on ne se marie pas. On est libre alors de vivre dans un grenier avec quatre sous par jour. Lorsqu'on a pris une femme, et qu'on a fini de manger sa dot, on se fait plutôt chiffonnier, mais on ne la laisse pas mourir de faim. Vous avez des dettes, vous en ferez encore, et où trouverez-vous du pain lorsque vous aurez lassé vos prêteurs.

JACQUES.

Si je puis trouver un éditeur pour mon livre nous serons riches.

Mme LEGRAND.

Et si vous n'en trouvez pas ?

Jacques.

J'en trouverai.

LOUISE.

Mon ami, il faut penser aussi à cela : ton livre peut être un chef-d'œuvre et ne pas se vendre.

JACQUES.

Mais que voulez-vous que je fasse ?

Mme LEGRAND.

Si l'on vous offrait trois mille francs par an, chauffé, logé, et nourri...

LOUISE.

Tu pourrais travailler le soir.

JACQUES.

Mais on ne me les offre pas.

Mme LEGRAND.

Si. Gilbert le contre-maître de messieurs Danglet et compagnie veut se retirer.

JACQUES.

Je ne puis accepter.

Mme LEGRAND

C'est bien décidé ?

JACQUES.

C'est tout à fait décidé.

LOUISE.

Mais, mon ami...

JACQUES.

Ah ! c'est assez, Louise. J'ai fait preuve de patience en écoutant ta mère comme je l'ai fait après son impolitesse devant mes amis, mais je suis à bout ; j'ai dit non, c'est non, et je te défends de me reparler de cette affaire à l'avenir.

Mme LEGRAND.

Ah ! ma pauvre fille ! (Elle pleure) Si j'avais su !

Qu'est-ce que nous avons fait au bon Dieu ! Je n'ai plus d'enfant !... Je n'ai plus d'enfant !...

Elle sort en sanglotant.

LOUISE, pleurant aussi.

Ne pleure pas, maman...

Mme LEGRAND.

Laisse-moi... laisse-moi. Vous mourrez sur la paille.

Elles sortent à droite.

SCÈNE X

JACQUES, puis Mlle VERNIER.

JACQUES.

Ah! ce n'est pas gai chez moi... Que vais-je faire ?.. Je ne suis guère disposé à travailler... Dieu que je m'ennuie !...

Mlle Vernier entre par la gauche en toilette de ville ; elle achève de boutonner ses gants.

Mlle VERNIER.

Dites-moi, mon cher poète, je vais à l'Exposition et passer à une agence, louer une place pour demain à l'Opéra. Voulez-vous m'accompagner.

JACQUES.

Avec plaisir.

Rideau.

ACTE II

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, Mme LEGRAND.

Mme LEGRAND.

Eh bien ?

LOUISE.

Eh bien, tu avais raison.

Mme LEGRAND.

Je te l'avais bien dit. C'est avec elle déjà qu'il est sorti hier.

LOUISE.

C'est avec elle !

Mme LEGRAND.

Il vient de rentrer.

LOUISE.

Il est dans son bureau ?

Mme LEGRAND.

Oui.

LOUISE.

Alors, elle ne tardera pas.

Mme LEGRAND.

Tu l'as suivie ?

LOUISE.

Oui.

Mme LEGRAND.

Et elle est allée le retrouver?

LOUISE.

Il l'attendait au café.

Mme LEGRAND.

Elle est entrée ?...

LOUISE.

Non. Dès qu'il l'a vue, il s'est levé, lui a donné la main et tous deux sont partis. Moi, je n'ai pas eu la force de continuer. J'ai marché droit devant moi, au hasard, pleurant comme une bête. Te dire toutes les idées qui m'ont passé par la tête... c'est impossible. Ah ! mon Dieu ! que je voudrais mourir !

Mme LEGRAND.

Mourir! et moi tu m'oublies?

LOUISE.

Ah ! je sais que tout cela n'est plus de mon âge et que ce n'est pas après dix-sept ans de ménage qu'on s'avise d'être jalouse. Mais la souffrance vous vient sans qu'on l'appelle et ne s'en va pas parce qu'on la raisonne.

Mme LEGRAND.

Qu'est-ce que tu vas faire ?

LOUISE.

Oui, qu'est-ce que je vais faire ? Rien. Attendre. Pleurer.

Mme LEGRAND.

Tu ne leur diras rien.

LOUISE.

Que pourrais-je leur dire ! Lui apprendre, à lui, que je suis descendue au métier d'espionne ? Il me fera de grandes phrases auxquelles je ne saurai que répondre et me démontrera que c'est moi qui ai tort et qui dois avoir honte. Lui faire savoir à elle que je suis jalouse ? Elle en rira. Quelles preuves pourrais-je leur donner du reste ? Il est sorti avec elle. Eh bien ?... Il préfère sa compagnie à la mienne ? Quoi de plus naturel ? Elle est intelligente, jeune, élegante, moi je suis simple, vieille et sotte.

Mme LEGRAND.

Mais tu ne vas pas te laisser voler ton mari de cette façon-là, mais je ne le veux pas!... Quand elle va rentrer tu l'embrasseras peut-être.

LOUISE.

Mon Dieu, oui.

Mme LEGRAND.

Et tu la garderas ici, tu continueras à la nourrir, à l'héberger.

LOUISE.

Je n'aurai ni le courage ni la force de faire autrement.

Mme LEGRAND.

Eh bien, moi, je l'aurai. Je la chasserai.

LOUISE.

Tu auras tort. Il la suivra,

Mme LEGRAND.

Tant mieux. Tu reviendras chez nous.

LOUISE.

Et Gabrielle, que deviendra-t-elle ? Et moi... Qu'est-ce qu'une femme séparée ?

Mme LEGRAND.

Il y a le divorce.

LOUISE.

Nos moyens ne nous permettent pas de nous en servir. C'est joli, la justice, mais c'est un objet de luxe : ça coûte cher. Je ne suis pas assez pauvre pour obtenir l'assistance publique, et pas assez riche pour m'en passer.

Mme LEGRAND.

Alors?

LOUISE.

Alors, il faut les laisser tranquilles. (On entend un coup de sonnette. A Mme Legrand.) Tiens, va ouvrir, je ne veux pas qu'on voie mes larmes.

Mme Legrand sort.

LOUISE.

Et puis, qui dit que je ne me trompe pas? Qui me dit qu'il ne m'aime plus... Il ne peut m'avoir oubliée aussi vite...

Mme Legrand rentre portant un papier à la main.

Mme LEGRAND.

Tiens, voilà ce qu'on rapporte, et que ton mari a perdu dans l'escalier: (Lisant.) Théâtre de l'Opéra, deux fauteuils d'amphithéâtre. — Reçu trente-quatre

francs... Monsieur Tervaux. C'est pour ce soir. Ce n'est pas toi qu'il emmène ?

LOUISE.

Non. C'est elle! Ah! le misérable! Eh bien, c'est trop. Tu ne sais pas tout ce que je supporte: je vais te le dire. Pour qu'il puisse faire ces générosités, sais-tu à quoi nous en sommes réduites, Gabrielle et moi? A regarder à ce que nous dépensons pour nous nourrir toutes les deux; moi, à me priver de toilettes ; Gabrielle, à faire ses robes elle-même, avec des coupons achetés au rabais dans les magasins de nouveautés. Je te disais hier que nous allions déménager parce que cet appartement est trop grand; la vérité, c'est qu'on nous chasse! Nous devons trois termes. Nous n'avons plus de bonne, et celle qui est partie sans avoir touché ses gages s'est payée en m'insultant. Il arrive ici des papiers timbrés que la concierge me donne avec des airs de mépris. Ah! c'est gai, va, d'être femme d'artiste!... Si encore il me permettait de travailler ! Mais ceci passe tout, et, je ne le supporterai pas.

Mme LEGRAND.

A la bonne heure.

Entre par la porte de gauche Mlle Vernier.

SCÈNE II

Mme LEGRAND, LOUISE, Mlle VERNIER.

EMMA.

Bonjour, Madame. Bonjour Louise. Ça va bien? Moi je suis éreintée. Et quand je pense qu'il me faut, ce soir, aller à l'Opéra.

LOUISE.

N'y va pas.

EMMA.

Je ne puis faire autrement.

LOUISE.

Tu n'y vas donc pas seule?

EMMA.

Non.

LOUISE.

Puis-je savoir qui t'accompagne ?

EMMA.

C'est quelqu'un que tu ne connais pas.

LOUISE.

Ah ! c'est quelqu'un que je ne connais pas.

EMMA.

Oui.

LOUISE, lui jetant le billet.

Tiens ! Si tu n'as pas encore tes places, les voici, c'est moi qui te les paye !

EMMA.

Mais qu'est-ce que tu as?

LOUISE, se levant.

J'ai, que tu me voles mon mari.

EMMA.

Tu es folle !

LOUISE, s'animant.

Et que j'en ai assez de tes mensonges et de tes baisers de Judas.

Mme LEGRAND.

A la bonne heure !

EMMA.

Madame, Louise se trompe Si je n'ai à m'expliquer que devant elle, j'y parviendrai ; mais je ne réponds de rien si vous l'excitez.

Mme LEGRAND.

Ah ! Je vous gêne, Mademoiselle ! C'est bien, je m'en vais, mais pour m'occuper de vous ; et je vous ménage une petite surprise dont vous me direz des nouvelles.

EMMA.

Tout ce que vous pouvez faire m'est indifférent.

Mme LEGRAND.

Vraiment ! Eh bien ! C'est ce que nous verrons.

Elle sort.

SCÈNE III

LOUISE, EMMA.

EMMA.

Nous voilà seules. Explique-moi maintenant ce que tu as contre moi.

LOUISE.

Je te dis que tu t'es introduite ici comme une

voleuse, et que tu y fais un métier que tes pareilles exercent sur le boulevard, la nuit.

EMMA.

Allons ! Tu es aimable. Continue.

LOUISE.

Je te dis que tu me prends mon mari.

EMMA.

Après.

LOUISE.

C'est tout. N'est-ce pas assez ?

EMMA.

Quelles preuves as-tu de tout cela ?

LOUISE.

Vous avez été à l'Exposition ensemble; avant hier vous êtes sortis ensemble. Il t'attendait au café. Ce soir, tu vas aller à l'Opéra avec lui ! Est-ce vrai ?

EMMA.

C'est vrai.

LOUISE.

Tu vois bien.

EMMA.

Cela ne prouve rien.

LOUISE.

Si ! Si ! Cela prouve que tu es sa maîtresse ; cela prouve tout.

EMMA.

Je ne suis pas sa maîtresse.

LOUISE.

Tu mens.

EMMA.

Je te répète que cela n'est pas ; mais comme j'ai assez de tes injures ; comme tu es décidée à ne rien entendre, je te laisse. Crois ce que tu veux.

Elle se lève pour sortir.

LOUISE.

Emma ! Emma ! Non ! Je ne te dirai plus d'injures ! Je te parlerai doucement ! Si ce n'est pas vrai, prouve-le moi. Je ne demande pas mieux que de te croire, mon Dieu ! Songe donc ! S'il partait avec toi, c'est une veuve et une orpheline que tu aurais faites... pour un simple caprice !

EMMA.

Ma pauvre Louise ! Je te jure que tu n'as pas à craindre cela de moi. Ton mari m'a fait la cour, j'ai été coquette ; mais il n'y a rien de plus, je te le jure. Et de cela, je te demande pardon.

LOUISE, lui prenant les mains, les yeux dans les yeux

C'est bien vrai ?

EMMA, avec gravité.

C'est bien vrai.

LOUISE.

Ecoute, si tu mens, tu riras de moi ; mais tu seras plus méprisable que je n'aurai été sotte. Je te crois.

EMMA.

Tu as raison.

LOUISE.

Maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

EMMA.

Te le rendre.

LOUISE.

Comment?

EMMA.

Il est là, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui.

EMMA.

Tu ne lui as rien dit ?

LOUISE.

Rien.

EMMA.

Envoie-le moi, et laisse-nous.

Louise la regarde longuement.

EMMA.

Va. N'aie pas peur.

Louise va à la porte de droite et l'ouvre.

LOUISE.

Jacques !

JACQUES, au dehors (sans trop de brutalité).

Mais laisse-moi la paix ! Il n'y a donc pas moyen de travailler dans cette maison !

LOUISE.

C'est Emma qui veut te parler.

JACQUES, apparaissant.

Ah ! c'est... (Saluant.) Mademoiselle... (Il descend en scène.) Comment allez-vous depuis hier ?

LOUISE, à part, au fond.

Ah !

JACQUES.

Pourquoi ne restes-tu pas, Louise?...

LOUISE.

Je n'ai pas le temps. Tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE IV

JACQUES, EMMA.

JACQUES.

Ma chère Emma, c'est un peu imprudent ce que vous faites-là.

EMMA.

Je vous conseille de me faire des reproches...

JACQUES.

Cependant...

EMMA.

Vous êtes si prudent, vous, si habile, si malin, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Moi ?

EMMA.

Oui, vous. Descendez des nuages, mon cher. Votre femme sait tout.

JACQUES.

Louise !

EMMA.

Louise. Elle vient de me faire une scène, là, tout à l'heure, et elle m'a traitée... Elle avait raison, du reste. N'empêche que c'est embêtant de s'entendre dire ces choses-là pour une promenade sentimentale à la Galerie des Machines et une soirée de délices à l'Opéra au mois de juillet... pour la *Favorite* et avec des doublures, encore !... Tenez, voilà votre billet de location. Tâchez de le revendre à un Anglais. Vous n'avez que le temps.

JACQUES.

Je ne vous comprends pas, Emma.

EMMA.

Je le sais bien.

JACQUES.

Expliquez-vous.

EMMA.

En deux mots : nous avons eu le tort de coqueter ensemble. N, i, ni, c'est fini, aimez votre femme : elle vaut mieux que moi. Il n'y a rien de fait... heureusement.

JACQUES.

Mais vous croyez que vous aimant comme je vous aime, je pourrai tout à coup me résigner..

EMMA.

Oh ! non ! Voulez-vous, hein ? Pas de poésie. Il n'y a pas d'éditeur ici.

JACQUES.

Emma, vous m'entendrez. Vos railleries, je les braverai. Je vous aime. Je ne vous connais que depuis peu de temps ; mais vous avez été pour moi une révélation de la femme et de l'amour. J'aime pour la première fois, et de toutes mes forces...

EMMA.

Mais qu'est-ce que ça peut me faire, à moi, si je ne vous aime pas!

JACQUES.

Vous vous laisserez toucher. Je vous adore follement.

EMMA.

Vous êtes agaçant, à la fin, à m'aimer tant que ça. Les hommes sont extraordinaires, ma parole. Parce qu'il vous a poussé un grain de folie, il faut que je devienne folle à mon tour.

JACQUES.

Je donnerais ma vie pour votre bonheur.

EMMA.

Dieu, que vous êtes bête de me roucouler des phrases de romance comme ça ! Vous voulez mon bonheur : mon bonheur, c'est la tranquillité. Laissez-la moi...

JACQUES.

Vous m'aimeriez bien vite.

EMMA.

Supposons. Après ?

JACQUES.

Nous serions heureux.

EMMA.

Allons donc ! Vous m'aimeriez six mois, puis vous tourneriez au mari, au veuf remarié, et vous me parleriez des qualités de Louise.

JACQUES.

Je n'aime qu'une fois.

EMMA.

A combien de femmes avez-vous dit ça ?

JACQUES.

A une seule, à vous.

EMMA.

Ça c est du décor. Passons. Vous ne m'offrez pas votre estime, ni celle du monde...

JACQUES.

Nous fuirons à l'étranger.

EMMA.

J'aime Paris.

JACQUES.

Nous y resterons.

EMMA.

Pour être éveillée un matin par le commissaire de police, et faire trois mois de prison pour complicité d'adultère. Merci.

JACQUES.

Mais je vous dis que vous ne pourrez pas vous soustraire à ma passion. Elle serait si douce notreexis-

tence ! J'entourerai vos jours d'une telle tendresse, d'un culte si respectueux et si ardent... Si vous saviez ce que c'est qu'un amour de poète !

EMMA.

J'ai des raisons pour ne pas l'ignorer, allez !

JACQUES.

Vous ?

EMMA.

Moi; et je sais ce que c'est qu'un ménage d'artistes.

JACQUES.

Non, vous ne pouvez...

EMMA.

Je vous dis que si : Je sors d'en prendre.

JACQUES.

Comment ?

EMMA.

Il vous faut ma biographie. Ça sera court. Tant pis pour vous.

JACQUES.

Parlez.

EMMA.

Emma Vernier, c'est mon nom de demoiselle.

JACQUES.

Vous êtes mariée !

EMMA.

Comme vous. Ainsi qu'au tambourinaire de Daudet, ça m'est venu en écoutant chanter le rossignol. J'étais une jeune fille comme toutes les autres, plus assoif-

fée d'idéal, plus poétique, plus fantasque, si vous voulez, que beaucoup d'autres. C'est à Lamartine que je dois cet état d'âme. C'est lui le coupable.

JACQUES.

Lamartine ?

EMMA.

Lui-même. Et on dit que les livres naturalistes sont dangereux ! Ce n'est pas *Pot Bouille* qui m'aurait tourné la tête comme ça, allez ! En deux mots, j'ai vu un soir, chez des amis de mon père, un jeune poète qui a dit des vers de lui.. A ce moment-là, on les comprenait, ses vers...Je m'en suis toquée. Je suis tombée malade d'amour, et mes parents ont fini par consentir au mariage. Ah ! nous en avons dit des bêtises, sur l'union des cœurs, et l'irrésistible force des passions partagées.

JACQUES.

Votre mari vit toujours?

EMMA

Oui.

JACQUES.

Je le connais ?

EMMA.

Oui. C'est chez vous que je l'ai revu, après quatre ans de séparation.

JACQUES.

Ici ?

EMMA.

Ici même, l'autre jour.

JACQUES.

Son nom ?

EMMA.

A la mairie : Baptiste Ducloux. En littérature : Alexandre Vert.

JACQUES.

Lui!

EMMA.

Oui, lui, l'homme au quatrain. Notre ménage dure trois ans... (A mi-voix.) J'ai honte à m'en souvenir Ce poète n'avait de poésie que dans le cerveau, et seulement quand il écrivait. Le cœur était sec, et l'homme plus terre à terre qu'un rustre. Ce que j'ai souffert, je ne puis vous le dire. Relisez *l'Ami des femmes*, et rappelez-vous Jane de Simerose. Il m'a révoltée par son avarice, stupéfaite par son habileté en affaires, écœurée par sa vilenie... Ah ! ce n'est pas beau un poète comme celui-là au déshabillé ! Je vous dis qu'il n'avait du cœur qu'en faisant des alexandrins... Lorsqu'il rentrait au milieu de la nuit, puant la fumée des pipes et l'odeur des filles, il me battait... ou il était gai, ce qui était pis. Moi, j'ai pris un amant, un commerçant du Hâvre, qui vient de mourir, et c'est lui qui était le poète !

JACQUES.

Pauvre femme !

EMMA.

Oui, pauvres femmes, les femmes d'artistes! Il y en a d'heureuses, je le sais, mais il y en a peu. Enfin, quand j'ai rencontré Louise, je venais du Hâvre avec l'idée vicieuse de retrouver le milieu où j'avais souffert. Voilà.

JACQUES.

Cela ne saurait m'empêcher de vous aimer.

EMMA.

Rentrez votre amour, mon cher. (Mettant son chapeau et ses gants.) Vous me rappelez l'autre ! D'ailleurs, Louise a été bonne pour moi ; je l'estime et je ne veux pas la faire souffrir. Si elle n'avait pas été aussi franche, ni aussi douce, en somme, j'aurais eu plaisir à vous tourner la tête. Si elle m'avait chassée, je vous eusse emmené. Aimez-la. Elle vaut mieux que moi... je vous le répète, et mieux que vous. Ça ne vous empêchera pas de collaborer à mon journal si vous voulez. Bonsoir.

Elle sort.

SCÈNE V

JACQUES TERVAUX, seul.

Tervaux se promène pendant assez longtemps de long en large.

JACQUES.

Tout de même comme on deviendrait facilement canaille, quand on est bête...

La porte de gauche s'entr'ouvre. Entre Louise.

SCÈNE VI

JACQUES, LOUISE.

JACQUES, après un long silence.

Je suis un misérable, et tu es la plus sainte, la plus aimante et la plus digne des femmes. Je t'ai fait bien souffrir. J'étais fou. Veux-tu me pardonner ?

LOUISE, avec un cri et se jetant dans ses bras.

Ah ! Dieu m'exauce ! Tu m'es rendu ! Jacques ! Je te retrouve enfin ! Oui, tu m'as fait souffrir, oui, je me suis souvent cachée pour pleurer, me demandant quelle faute j'avais commise pour mériter cette tristesse. Et j'étais torturée en voyant chaque jour s'augmenter le malentendu qui nous séparait. Jamais ! Oh ! jamais, je ne t'aurais importuné d'une plainte ; tu n'aurais jamais su que je souffrais de ton abandon et que j'allais mourir...

JACQUES.

Louise !

LOUISE.

Non, mon cher Jacques, je n'aurais pas voulu devoir à la pitié, le bonheur que tu me donnes en ce moment. Je voulais que ce fût ton cœur lui-même qui se réveillât et revînt à moi...

JACQUES.

Ainsi, tu ne te souviendras plus de rien... tu ne me feras aucun reproche, tu pardonneras ?

LOUISE.

Je me souviendrai de tout, parce que je trouverai dans ce souvenir la preuve qu'il ne faut jamais désespérer d'une âme honnête ; je ne te reprocherai rien, car toutes mes souffrances, eussent-elles été mille fois plus grandes, ne paieraient pas encore la joie que j'éprouve... Quant à te pardonner... Tiens !

Elle l'embrasse.

JACQUES.

Ma femme !

LOUISE.

C'est pour toujours, maintenant, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Je te le jure...

LOUISE.

Merci. Je t'en prie... je ne serais pas assez forte pour supporter cela deux fois... (Éclatant en sanglots.) Oh ! mon pauvre Jacques, que j'ai donc souffert !... Laisse-moi pleurer... c'est tout mon chagrin qui s'en va...

JACQUES.

Chasse toutes ces tristeses. Sèche tes larmes. Soyons heureux comme autrefois... Aimons-nous... toujours.

LOUISE.

Toujours ?...

JACQUES.

Toujours...

LOUISE.

Je suis bien heureuse.

Silence. La porte de gauche s'ouvre. Entre Mme Legrand

SCÈNE VII

JACQUES, LOUISE, Mme LEGRAND.

Mme LEGRAND, le verbe très haut.

Ça y est ! La péronelle comprendra...

LOUISE.

Qu'avez-vous fait ?

Mme LEGRAND.

Ce que j'ai fait ?... Tu peux me dire merci... Je t'ai

débarrassée, et pour toujours, de mademoiselle Vernier.

JACQUES.

Madame...

Mme LEGRAND.

Il n'y a pas de madame, monsieur ! Je sais ce que c'est que les devoirs d'une mère... je ne comprends pas que vous osiez élever la voix ici...

JACQUES.

Dites-moi ce que vous avez fait?

Mme LEGRAND.

J'ai nettoyé la maison. J'ai mis toutes les frusques de la demoiselle dans ses malles, pêle-mêle, comme ça... pan !... pan !... Et j'ai tout fait descendre en bas, dans la rue, par le concierge. (A Louise.) Vois-tu, ma fille, tu as de la chance d'avoir ta mère auprès de toi.

LOUISE, regardant Jacques.

Vous avez eu tort.

Mme LEGRAND.

J'ai eu tort ! moi !... J'ai eu tort de te débarrasser de cette... cette... cette...

On sonne.

LOUISE.

Taisez-vous, on sonne.

Mme LEGRAND.

C'est elle peut-être... Attends un peu, je vais la recevoir, et de la belle façon !

Elle va vers la porte.

LOUISE, cherchant à la retenir.

Maman ! Je vous en prie...

JACQUES, de même.

Madame !... Je vous en conjure...

Mme LEGRAND.

C'est bon ! C'est bon ! Laissez-moi. Je sais ce que j'ai à faire, n'est-ce pas...

Brouhaha de quelques instants. Louise et Jacques cherchent à retenir Mme Legrand.

Mme LEGRAND.

C'est pour ton bien, ma fille !

Elle va ouvrir. Silence.

LA VOIX D'EMMA.

Louise, ta conduite est indigne, et tu te repentiras de ce que tu as fait !

Mme LEGRAND, à Emma.

Allons ! assez ! Pas de bruit dans l'escalier, n'est-ce pas ! Vos affaires sont sur le trottoir, allez-y aussi !

Elle ferme violemment la porte. Jacques sort par la porte de son bureau.

Mme LEGRAND, descendant.

Et maintenant, Louise, tu seras tranquille dans ton ménage.

Jacques revient, son chapeau sur la tête et avec sa canne.

LOUISE.

Où vas-tu ?

JACQUES.

Faires des excuses à mademoiselle Vernier.

Il sort.

Mme LEGRAND.

Ah ! ça ! tu ne le retiens pas ? Est-ce que j'ai eu tort ?

LOUISE.

Je ne sais pas.. Mais vous m'avez peut-être fait perdre mon mari.

Rideau.

ACTE III

Le cabinet de la direction, au *Journal des Poètes mondains*. Le décor est posé en angle (un triangle rectangle dont la rampe est l'hypoténuse.) Sur le côté de gauche, deux grandes fenêtres ouvrant sur un balcon. Sur le côté gauche, au fond, une porte à un seul battant, s'ouvrant de telle façon que le spectateur en voie l'extérieur, sur lequel est écrit : « Journal des Poètes mondains. Direction. Entrée interdite au public. » Au deuxième plan, une cheminée sur laquelle un tas de journaux et une lampe allumée. Au premier plan, une porte sur laquelle est une bande portant ce mot : « Rédaction ». Entre les deux fenêtres de droite, y faisant face, mais à une certaine distance, un très large et très long bureau ; dessus une haute lampe allumée, des papiers, des livres, etc. Devant, à droite et à gauche, un fauteuil. Entre les fenêtres, contre le mur, une console portant des chrysanthèmes, et au-dessus, un bec de gaz qui brûle. Du feu dans la cheminée ; un fauteuil de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE

TOMBELAIN, D'ESTOMBREUSE, PINGOUX, DAVENAY, CABÈREBAC, garçon de bureau.

Au lever du rideau, les deux fenêtres et la porte du fond sont ouvertes. La scène reste un moment vide, puis d'Estombreuse, Cabèrebac et Tombelaine entrent par la fenêtre du premier plan, en même temps que Pingoux et Davenay entrent par celle du fond.

TOMBELAIN.

Eh bien ! il l'a échappé belle, le monsieur !

DAVENAY.

J'en suis encore tout chose...

D'ESTOMBREUSE.

Ça vous a ému ?

DAVENAY, fermant la fenêtre.

Dame ! si le cocher du tramway n'avait pas fait un véritable tour de force en arrêtant ses chevaux sur place, et en serrant instantanément le frein, le monsieur y passait.

PINGOUX.

Fermez donc la fenêtre, d'Estombreuse, on gèle !

D'ESTOMBREUSE, obéissant.

C'est amusant, de demeurer ici, on voit tous les accidents.

DAVENAY.

C'est pour cela que les entresols se louent plus cher.

TOMBELAIN.

Dieu ! qu'il fait froid ! (*Au garçon de bureau.*) Voyons, Cabèrebac, au lieu de rester là, fermez donc la porte de l'antichambre et remettez du charbon dans la cheminée.

CABÈREBAC.

Moi... Ah ! oui, Monsieur... C'est que l'émotion m'avait coupé les jambes.

Il se lève et sort par le fond en fermant la porte sur lui.

D'ESTOMBREUSE.

Avez-vous entendu ce cri de la foule, au moment où le bonhomme tombait ?

PINGOUX.

Oui, j'allais vous en parler. Il était extraordinaire,

ce cri sorti de cent bouches à la fois, et dans lequel se mêlaient la terreur et la pitié ; cri que chacun a jeté assez bas, mais qui est devenu une clameur émouvante...

DAVENAY.

Le cri du chœur antique.

PINGOUX.

Il m'a plus impressionné que l'accident lui-même..

TOMBELAIN.

Et comme on l'a bien perçu d'ici, malgré les fenêtres fermées.

Cabèrebac entre avec un seau de charbon qu'il jette dans la cheminée. Il reste à tisonner.

D'ESTOMBREUSE.

Ce cri-là, que j'ai entendu plusieurs fois dans la rue, est toujours sensationnel... Ainsi, un jour...

Tombelain est assis sur le bureau, les pieds sur le fauteuil. Pingoux et Davenay dans les fauteuils près de la cheminée, D'Estombreuse, au milieu, roule une cigarette.

Entre Divoire.

SCÈNE II

LES MÊMES, DIVOIRE.

TOMBELAIN.

Tiens ! Divoire.

D'ESTOMBREUSE.

Il y a un siècle qu'on ne l'a vu !

PINGOUX.

Ça va bien, ma vieille ?

DIVOIRE, grave et timide.

Le patron n'est pas là ?

TOMBELAIN.

Tervaux ? Non. Il est sorti.

DIVOIRE.

Et mademoiselle Vernier?

TOMBELAIN

La patronne est chez elle, mais elle ne reçoit pas !

DIVOIRE

Ah !

TOMBELAIN.

Qu'est-ce que tu as ?

DAVENAY.

Tu as l'air d'un enterrement.

D'ESTOMBREUSE.

Es-tu malade ?

DIVOIRE.

Je n'ai pas le cœur à rire... Le caissier vient de me refuser un louis.

TOUS, devenant sérieux; indifféremment.

Ah !

Ils s'éloignent un peu, très peu. L'un frotte son vêtement avec sa manche, l'autre regarde à la fenêtre, un autre siffl otte, la gaieté est tombée.

D'ESTOMBREUSE, bas.

Il vient nous taper de cent sous...

TOMBELAIN.

Oui. Je suis logé à la même enseigne que toi.

PINGOUX.

Moi, si je n'avais pas des invitations à dîner en ville...

DAVENAY

C'est à peine si nous touchons nos « lignes ».

DIVOIRE.

Ecoutez, mes enfants. Quelquefois, il m'est arrivé de vous emprunter cent sous à l'un ou à l'autre pour aller boire un bock...

PINGOUX.

On peut encore t'en offrir un...

DIVOIRE, entremêlé de longs silences.

Non. Aujourd'hui c'est plus sérieux. Nous sommes sans le sou à la maison. J'ai quatre mioches, vous le savez. A midi, nous avons mangé des pommes de terre et bu de l'eau. Tout à l'heure il va falloir dîner. Il n'y a rien, rien. Tout est au Mont-de-Piété et les reconnaissances sont vendues. J'ai voulu engager mon pardessus, on me l'a refusé. C'est pas tout. Ma femme va accoucher d'un jour à l'autre. Nous n'avons pas seulement une paire de draps de rechange... J'ai couru après un louis toute la journée... Si seulement j'avais eu cent sous !... J'aurais été au tripot... Mais rien... (Retenant ses larmes.) Je n'ose plus rentrer à la maison. C'est pas rigolo, allez, d'entendre les petits qui gueulent : « J'ai faim », avec de la colère et de la souffrance dans les yeux. Ah ! bon Dieu ! il faut que

j'en aie plein le cœur, pour vous dire ça... Plus de crédit nulle part... On crève de froid dans notre chambre... (Sanglotant.) Et moi je ne puis rien !... Rien... contre tout ça... (Un temps. Se reprenant.) Je vous demande pardon... C'est idiot, mais c'est plus fort que moi. Pouvez-vous me prêter cent sous ?

TOMBELAIN.

Mon pauvre vieux, je le voudrais bien, mais je ne peux pas... Je te jure...

D'ESTOMBREUSE.

Si tu m'avais dit ça hier, j'avais de l'argent. Je t'en aurais donné avec plaisir.

PINGOUX, allant lui serrer la main.

Mon cher ami. Tâche d'attendre à lundi, je dois toucher huit cents francs... il y en aura la moitié pour toi...

DAVENAY, cherchant dans son gousset.

Moi, j'ai juste trente-deux sous... pour dîner.

DIVOIRE, les regardant tous les trois tour à tour.

Alors... vous ne pouvez pas ?...

TOMBELAIN.

Mais, tu vois... ce n'est pas la bonne volonté qui manque...

PINGOUX

Evidemment !

CABÈREBAC.

Monsieur Divoire... moi, je les ai, les cent sous... et même dix francs. Seulement, je n'ose pas...

Il les lui tend.

DIVOIRE.

Ah ! Je ne suis pas fier ! Va... Merci... Je vous remercie... tous... Vous ne savez pas le poids que vous m'avez retiré de là... Merci...

Il leur donne, en riant et pleurant, de chaudes poignées de mains auxquelles ils répondent avec molesse.

D'ESTOMBREUSE.

Si tu m'avais dit ça hier...

PINGOUX.

Du courage, mon vieux...

DAVENAY.

Du courage ! Tu as du talent... beaucoup de talent... tu te tireras de là...

DIVOIRE.

Merci ! Merci ! (A Cabèrebac en lui donnant la main.) Merci !...

Il sort avec Cabèrebac.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins DIVOIRE et CABÈREBAC, puis LE METTEUR EN PAGES.

DAVENAY.

Ça a l'air d'être vrai...

PINGOUX.

Allons donc ! Il n'a qu'à travailler ! Moi je n'aime pas les paresseux...

TOMBELAIN.

C'est peut-être une blague colossale.

D'ESTOMBREUSE.

Qu'il fasse comme nous, tiens ! Qu'il s'arrange !

PINGOUX.

Moi, j'ai déjà été refait une fois... place de la Madeleine...

DAVENAY.

Mais moi, il m'est arrivé une chose bien plus extraordinaire... c'était en rentrant à minuit... je vois, place Clichy, un bonhomme...

TOMBELAIN.

C'est le mien... si, un grand. Je l'ai trouvé un jour... c'était un professeur de philosophie.

Entre, par la porte de la Rédaction, le metteur en pages, une blouse sur une jaquette et une chemise blanche.

LE METTEUR EN PAGES.

Y a pas de copie ?

PINGOUX.

Comment, il vous en faut encore, après tout ce que je vous ai donné...

TOMBELAIN.

Vous la mangez donc la copie!

LE METTEUR EN PAGES, montrant une longueur sur une ficelle.

Il me faut encore ça...

D'ESTOMBREUSE.

Deux cents lignes!...

LE METTEUR EN PAGES.

A peu près

TOMBELAIN, se levant.

Diable !... Allons, les enfants, il faut turbiner.

TOUS.

Quoi? Je suis vidé... je n'ai plus rien...

PINGOUX.

Si on coupait quelque chose dans le *Temps*? Je suis très lié avec...

TOMBELAIN.

Du tout. Vous, d'Estombreuse, vous allez faire un appel aux jeunes poètes...

D'ESTOMBREUSE.

C'est moi qui ai déjà fait celui du premier numéro.

TOMBELAIN.

Tant mieux. Vous ne vous répéterez pas.

D'ESTOMBREUSE.

Je suis vidé.

TOMBELAIN.

Le patron sera content.

D'ESTOMBREUSE.

Il me fait suer, le patron, avec son canard. Pourquoi n'écrit-il pas ça lui, l'auteur des *Flaves cences*.

TOMBELAIN.

Alors, faites-le pour la patronne.

D'ESTOMBREUSE.

Flûte !

LE METTEUR EN PAGES.

Alors, il n'y a pas de copie?

TOMBELAIN.

Si. Vous allez en avoir dans dix minutes.

LE METTEUR EN PAGES.

Bien.

Il sort

TOMBELAIN.

Pingoux, faites ça. Vous direz que la poésie agonise, qu'il faut lui infuser un sang jeune...

DAVENAY.

Comme dans la *Bûcheronne*...

TOMBELAIN.

Que les poètes de métier encombrent le siècle...

D'ESTOMBREUSE.

Ça a déjà été dit...

TOMBELAIN.

Que les gens du monde, en venant à elle, lui apporteront le précieux appoint de leurs élégances et de la subtilité de leurs sentiments.

D'ESTOMBREUSE.

Parfait. Et je termine en annonçant un concours...

TOMBELAIN.

Tout juste.

D'ESTOMBREUSE.

Avec une églantine d'or comme prix ?

TOMBELAIN.

Non. Vous n'annoncez pas de prix. On concourra tout de même. Toutes les poésies envoyées seront publiées dans le numéro du premier décembre.

D'ESTOMBREUSE.

C'est la dèche.

TOMBELAIN.

Vous mettrez en post-scriptum : Envoyer 10 centimes par vers pour les frais de l'impression en un magnifique recueil qui sera vendu dix francs. Les manuscrits ne seront pas signés : ils porteront une devise, etc... Le nombre des vers n'est pas limité.

PINGOUX.

J'te crois !

D'ESTOMBREUSE.

En avant la musique !

Il sort à droite, premier plan.

TOMBELAIN.

Vous, Pingoux faites cinquante lignes sur le cri dans la rue, que vous décriviez si bien tout à l'heure.

PINGOUX, sortant.

C'est moi qui aurais mieux fait de me taire.

DAVENAY.

Et moi ?

TOMBELAIN.

Vous, faites une réclame en vers pour le savon de l'Ethiopie. On tâchera de les taper après demain d'un louis, vous aurez cent sous.

DAVENAY, sortant.

C'est pas pour ça que j'avais accordé ma lyre !

SCÈNE IV

TOMBELAIN seul, puis ALEXANDRE VEULE, puis CABÈRÈBAC.

TOMBELAIN, s'asseyant au bureau.

C'est égal, je ne moisirai pas ici, moi.

Entre Alexandre Veule.

VEULE.

Bonjour, Tombelain.

TOMBELAIN.

Bonjour.

VEULE.

Mademoiselle Vernier est là-haut ?

TOMBELAIN.

Oui

VEULE.

Et Tervaux aussi ?

TOMBELAIN.

Non, tu peux monter...

VEULE.

Farceur, va !

Il sort.

TOMBELAIN, seul.

Et dire que Tervaux ne s'aperçoit de rien !

Entre Cabèrebac.

CABÈREBAC.

Monsieur ! Monsieur !... Un...

TOMBELAIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

CABÈREBAC.

Il y a là... là... dans l'antichambre...

TOMBELAIN.

Quoi ?

CABÈREBAC.

Un abonné !

TOMBELAIN.

Nouveau ?

CABÈREBAC.

Oh ! non.

TOMBELAIN.

Alors, envoyez à l'administration.

Fausse sortie de Cabèrebac.

CABÈREBAC.

Voilà monsieur Tervaux.

Il sort. Entre Jacques Tervaux.

SCÈNE V

JACQUES, TOMBELAIN.

JACQUES, retire son pardessus et son chapeau qu'il accroche à un patère.

Bonjour Tombelain !

TOMBELAIN.

Bonjour, ça va bien ?

JACQUES.

Pas trop mal. (S'approchant du feu et se chauffant les pieds.) Le numéro est prêt ?

TOMBELAIN.

Il est prêt.

JACQUES.

J'ai des lettres ?...

TOMBELAIN

Oui.

JACQUES.

Voyons. (Il va à son bureau, prend les lettres, et revient les ouvrir près de la cheminée, lisant.) Qu'est-ce que cela veut dire ? On a fait passer dans le dernier numéro une note désobligeante pour le docteur Meilleret ?

TOMBELAIN.

Connais pas !...

JACQUES.

Voilà ce qu'il m'écrit. « Mon cher ami, on me montre le dernier numéro de ton journal, je ne puis pas croire que tu aies fait sciemment une infamie dont je suis la victime, j'irai causer avec toi ce soir. Meilleret ».

TOMBELAIN.

Je n'y comprends rien !

JACQUES.

Nous allons bien voir. (Prenant un journal sur la che-

minée.) C'est le dernier numéro ?... Oui... Voilà, parbleu ! c'est ignoble ! Qui est-ce qui a fait passer ça ?

TOMBELAIN.

Ah ! il s'agit de cette note-là !... c'est Madame.

JACQUES.

Vous êtes certain ?...

TOMBELAIN.

Parbleu !

JACQUES.

C'est trop fort !

TOMBELAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi ?...

JACQUES.

Non !...

TOMBELAIN.

Je vous laisse, on vous verra ce soir à la brasserie?

JACQUES.

Probablement, au revoir !...

TOMBELAIN.

Au revoir !

Il sort.

SCÈNE VI

JACQUES seul, puis CABÈREBAC, puis LE CAISSIER.

JACQUES.

Pourquoi a-t-elle fait cela?... Parbleu, c'est simple ;

elle sait que Meilleret continue à voir ma fille et ma femme, et elle veut me fâcher avec lui ; oh ! mais ça ne durera pas cette vie-là !

CABÈREBAC, entrant.

J'ai fini de charger tout le papier. Il est parti !...

JACQUES, distrait.

C'est bon. (Se reprenant.) Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?...

CABÈREBAC.

Le papier... les deux cents rames... Tout ce qui restait !...

JACQUES.

Oui... Et bien !...

CABÈREBAC.

Parti... on est venu le chercher.

JACQUES.

On est venu le chercher ?... Qui donc ?...

CABÈREBAC.

Mais les gens à qui on l'a vendu...

JACQUES.

On l'a vendu... Faites-moi monter le caissier tout de suite...

CABÈREBAC.

Bien, Monsieur. (A part.) Je crois que j'ai fait une gaffe...

JACQUES, seul.

Il se trompe... Ce n'est pas possible qu'elle ait

vendu le papier... Pourquoi ?... Il est toqué !... Ah ! voilà Bernard !...

Entre Bernard, caissier.

JACQUES.

Qu'est-ce qu'on me dit, monsieur Bernard !... le papier...

BERNARD.

Les deux cents rames... Tout ce qui restait ; c'est parti.

JACQUES.

Comment parti ?...

BERNARD.

Vendu !...

JACQUES.

Vendu sur l'ordre de qui ?

BERNARD.

De Madame ce n'est même pas une bonne affaire !

JACQUES.

Expliquez-vous !...

BERNARD.

Dame, vendre 10 francs, du papier qu'on a payé 15 il y a un mois.

JACQUES.

On a vendu ce papier avec cinq francs de perte par rame ?...

BERNARD.

Vous ne saviez pas ?... Il est vrai que notre acheteur a donné les 2000 francs comptant !...

JACQUES.

A vous ?...

BERNARD.

Oui, seulement Madame les a pris aussitôt...

JACQUES.

Ah... C'est bien, laissez-moi.

BERNARD.

J'oubliais... on est venu dans la journée pour toucher la traite.

JACQUES.

La traite de quoi !...

BERNARD.

Mais le prix de ce même papier acheté il y a un mois...

JACQUES.

Vous avez payé ?...

BERNARD.

Avec quoi ?... La caisse est tellement vide que les rédacteurs n'ont plus un sou d'avance !...

JACQUES.

Alors ?...

BERNARD.

Alors on a laissé une fiche, vous avez jusqu'à midi pour payer...

JACQUES.

Simon ?...

BERNARD.

Simon, c'est le protêt, et tout ce qui s'en suit.

JACQUES.

C'est bien je paierai.

BERNARD, à part, en s'en allant.

Je n'y compte pas beaucoup.

JACQUES.

Monsieur Bernard! Dites à Cabèrebac qu'il prie madame de descendre.

CABÈREBAC, entrant.

M. le Docteur Meilleret demande à parler à Monsieur!...

JACQUES.

Faites entrer...

Cabèrebac sort, Meilleret entre.

SCÈNE VII

JACQUES, MEILLERET.

JACQUES, allant à lui.

Je sais ce qui t'amène mon cher. Je suis désolé... La note dont tu te plains a passé à mon insu, je t'en fais mes excuses!...

MEILLERET.

Et après?

JACQUES.

Après ?... que veux-tu de plus... Tu as été offensé; je t'en exprime mes regrets !...

MEILLERET.

Et c'est tout ?

JACQUES.

Je ne puis t'offrir de plus qu'une réparation par les armes... Tu y as droit.

MEILLERET.

C'est heureux !...

JACQUES.

Je suis tout à votre disposition monsieur !... mes amis...

MEILLERET, l'interrompant.

Je sais la suite... Alors voilà notre situation. Tu m'as outragé lâchement, moi, ton plus vieil ami... tu me fais des excuses en l'air, et comme je ne m'en contente pas, tu me dis vous, et monsieur; et tu m'offres un duel...

JACQUES.

J'ai peu de temps à moi, et...

MEILLERET.

Et tu voudrais bien que ce soit fini... Je suis moins pressé que toi... Je suppose que j'accepte ta proposition ?...

JACQUES.

Oui !...

MEILLERET.

J'apprends à ceux qui l'ignoraient que le monsieur

visé dans ton journal, c'est moi !... Si une fois sur le terrain je te blesse, je n'en serai guère plus avancé. Si je suis blessé, j'aurai un ennui de plus. J'ai fait mes preuves moi, et je n'ai pas besoin de réclame !...

JACQUES.

Alors fais-moi un procès !

MEILERET.

Pour être éreinté par ton avocat et empocher cent francs de dommages et intérêt. Merci !...

JACQUES.

Que veux-tu que je te dise ! Attends la loi Reinach.

MEILLERET.

Je voudrais bien, d'abord, que tu ne te moques pas de moi, et puisque tu n'as que ces réparations à m'offrir, j'aime autant te pardonner pour rien. Tu n'as pas su trouver un mot de sincère amitié, et tu m'as reçu comme un étranger. Je te plains d'être tombé là où tu es.

JACQUES.

Je ne suis pas tombé. Je suis journaliste et c'est une profession dont n'importe qui peut s'honorer, et à laquelle chacun doit le respect.

MEILLERET

Journaliste !... Toi ! Non tu ne l'es pas, je place le journalisme plus haut et c'est précisément parce que j'ai cette profession en grande estime que je la défends contre toi...

JACQUES.

Meilleret !...

MEILLERET

Tu m'entendras. Le vrai journalisme c'est la voix de la conscience publique, écoutée avec intelligence et reproduite avec loyauté. Ce que tu fais, toi, ce que l'on fait ici : la course à l'abonné, la chasse aux souscripteurs, la poursuite aux annonces, l'appât de la publicité offert aux poètes naïfs, et aux mondains vaniteux, c'est peut-être du commerce... un commerce interlope, mais ce n'est rien de plus !... ça ressemble au journalisme, peut-être, comme la prostitution peut ressembler à l'amour !...

JACQUES.

Si c'est pour me débiter ces lieux communs et ces phrases banales que tu t'es dérangé... tu aurais aussi bien fait de rester chez toi...

MEILLERET.

En effet, si je n'avais eu que cela à te dire, je ne serais pas venu. Je t'apporte des nouvelles de ta femme et de ta fille.

JACQUES.

Parle !...

MEILLERET.

On t'a pleuré !... Louise a été malade gravement : elle a failli en mourir.

JACQUES.

Elle va mieux ?

MEILLERET.

Oui !

JACQUES.

J'en suis heureux. Et Gabrielle ?

MEILLERET.

Elle attend ton retour !...

JACQUES.

Pauvre petite !

MEILLERET.

Et elle m'a chargé de te le dire...

JACQUES.

Dis-lui que je ne cesse de l'aimer.

MEILLERET.

Viens le lui dire toi-même...

JACQUES.

Moi que je !... Sa mère ne me pardonnerait jamais.

MEILLERET.

Si, je te le jure !...

JACQUES.

Elle sait que tu es venu ?

MEILLERET.

Elle le sait. Allons, mon ami, viens reprendre ta place d'honnête homme...

JACQUES.

Il est trop tard; je ne puis pas !

MEILLERET.

Réfléchis !...

JACQUES.

Je ne puis pas !

MEILLERET.

Pourquoi ?

JACQUES.

Tu ne me comprendrais pas... Je ne puis pas !... va-t'en !... adieu... plains-moi !...

MEILLERET.

Oui, je te plains et de tout mon cœur... adieu !...

Il sort.

SCÈNE VIII

JACQUES seul, puis TOMBELAIN, PINGOUX, DAVENAY, D'ESTOMBREUSE et DIVOIRE.

JACQUES, seul.

Ah! Il faut que je l'aime bien, Emma, pour lui sacrifier mon meilleur ami, après ma femme et mon enfant !... Le vide se fait autour de moi...

Entre Tombelain précédant Pingoux.

TOMBELAIN.

Dis donc Tervaux !... il paraît que c'est fini, ton canard !...

PINGOUX.

On ne paraît plus ?...

JACQUES.

Si, seulement nous sautons un numéro.

TOMBELAIN.

Nous n'avons plus un sou d'avance, il me faut deux louis!...

PINGOUX.

Et à moi cinq !...

JACQUES.

Attendez quelques jours... Demain... demain peut-être !...

TOMBELAIN.

Que tu dises cela à ton marchand de papier, que tu viens de rouler bien supérieurement...

PINGOUX.

Trop supérieurement pour que ça dure, même !

TOMBELAIN.

...Je veux bien, mais à nous...

PINGOUX.

S'il n'y a plus de galette, bonsoir !...

TOMBELAIN.

Bonsoir !

JACQUES.

Mes chers amis !...

PINGOUX.

Tes amis !...

TOMBELAIN.

On n'est pas tes amis, on est tes rédacteurs, et nous avons besoin d'argent...

JACQUES.

Vous pouvez bien...

DIVOIRE, ivre, au dehors.

Je veux entrer, nom d'un tonnerre, je veux entrer!

PINGOUX.

On dirait la voix de Divoire.

DIVOIRE, de même.

Je m'en fous !... je vous dis que je m'en fous.

TOMBELAIN.

Il est saoul !

DIVOIRE, entrant de droite retenu par d'Estombreuse et Davenay qui entrent avec lui.

Voulez-vous me lâcher, bon Dieu ! Lâchez-moi ou je vous crève.

D'ESTOMBREUSE, le lâchant.

Eh ! après tout, fais ce que tu veux !...

Divoire est ivre... En désordre, l'air d'un fou. La jaquette ouverte, la cravate déchirée, le gilet déboutonné. Il se promène quelques instants dans la pièce, poussant des cris étouffés, trébuchant, imposant le silence.

DIVOIRE, s'arrêtant devant Jacques et lui donnant la main.

Bonjour Jacques... Ta femme va bien ? (Aux autres.) Eh ! bien qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?...

TOMBELAIN.

Voyons Divoire tu es saoul. Il faut rentrer chez toi.

DIVOIRE.

Chez moi ! rentrer chez moi !... Jamais... Tu entends ; jamais ! Je veux faire la noce pendant trois jours... pendant huit jours... pendant un mois... Entends-tu je veux faire la noce tout le temps, tout le temps... Et puis ce n'est pas toi qui m'en empêchera !... D'abord je ferai ce que je veux...

PINGOUX, bas.

C'est rasant ces hommes saouls !...

DAVENAY.

Voyons Divoire !... tais-toi... Ta femme, comment va-t-elle ?...

DIVOIRE.

Ma femme, oui... j'étais venu vous demander dix francs, pour elle, pour les gosses, qui, avaient faim on me les a donnés... et puis je me suis saoulé avec. C'est pas ma faute, mon vieux !... Je te jure que ce n'est pas de ma faute, (Attendri.) J'ai rencontré... chose... Il me dit : Viens boire l'absinthe... je ne pouvais pas lui refuser... et puis on a causé... Je me suis laissé entraîner... J'ai payé des tournées... je ne sais plus à qui... Il me reste quarante-trois sous. Les voilà je n'en ai plus besoin. (Il tire la monnaie de sa poche et la jette) maintenant, j'ose plus rentrer.

Il tombe assis sur un fauteuil et sanglote sur une table.

TOMBELAIN.

Voyons Divoire, du courage, mon vieux !

DIVOIRE.

Foutez-moi la paix, nom de Dieu! foutez-moi la paix!... Tas de ratés ! c'est vous qui m'avez mené là... oui, vous, avec vos théories d'après minuit, avec vos principes à rebours, avec votre bourgeoisie à l'envers, plus étroite et plus bête que l'autre!... Je buvais vos paroles, idiot!... j'écoutais vos préceptes, imbécile!... et j'étais seul à vous prendre au sérieux, parce que vous, vous posiez pour le scepticisme et l'étrange, comme d'autres posent pour la foi et le comme il faut! Avons-nous blagué les génies!... les grands, les Musset et les Victor Hugo, avons-nous

bavé sur les autres, sur tous ceux qui sont arrivés. Avons-nous ri!... non, mais avons-nous assez ri!... Dès qu'un de nous-mêmes... oui, un de nous, s'élevait au-dessus de la moyenne, réussissait, il était voué à nos blagues, on le déchiquetait à belles dents, l'ami d'hier, le philistin d'aujourd'hui... Vous avez bafoué tout ce que je respectais, l'amour filial, l'amour paternel, l'honneur et l'amitié même!... Ah! blagueurs! blagueurs! (Riant.) Ah! c'était drôle, votre fantaisie; seulement, vous auriez dû me prévenir que ce n'était qu'une fantaisie! Mais sans doute, ça ne vous suffisait plus, de vous mentir à vous-mêmes!... car vous n'êtes que des menteurs. Vous mentez quand vous parlez d'art... et vous mentez, quand vous formulez vos haines contre les autres, comme vous mentez, lorsque vous criez vos admirations mutuelles! vous n'êtes que des ratés. (S'adoucissant tout-à-coup). Maintenant je vous vaux.

D'ESTOMBREUSE.

Regarde comme t'es. On t'a prêté dix francs, tout à l'heure ; tu vas les boire, tu reviens saoul, et tu nous engueules.

DIVOIRE

J'suis plein... Allons boire quelque chose.

TOMBELAIN.

Oui, allons boire quelque chose...

DAVENAY.

Ça vaudra mieux que de se dire des mots désagréables !...

PINGOUX.

Dis donc Jacques ?... tu sais qu'il nous faut de l'argent.

JACQUES.

Je n'en ai pas.

D'ESTOMBREUSE.

Comment, tu n'en as pas... Il nous en faut ou gare l'huissier, tu nous embêtes à la fin !

PINGOUX.

Parfaitement, ça veut faire le directeur!

JACQUES.

Dans une demie-heure, revenez, je vous en donnerai.

TOMBELAIN.

Eh bien, allons !

DAVENAY.

Dans une demie-heure !

D'ESTOMBREUSE.

Viens, Divoire, voilà ton chapeau.

TOMBELAIN, en sortant.

Et ne sois pas aussi raseur quand tu es saoul !

Ils sortent en causant.

SCÈNE IX

JACQUES, EMMA.

JACQUES reste un moment seul, entre Emma.

EMMA.

Il paraît que tu veux me parler. Qu'est-ce qu'il y a.

JACQUES.

Je vais te le dire...

EMMA.

J'écoute!...

JACQUES.

Ma chère amie, je ne voudrais pas qu'il y eut entre nous des scènes relativement à l'argent...

EMMA.

Moi non plus...

JACQUES.

Seulement, je suis forcé... n'est-ce pas ; j'ai la direction du journal, alors...

EMMA.

Alors ?...

JACQUES.

Je voudrais te demander : tu as vendu le papier ?...

EMMA.

Oui, est-ce qu'il ne m'appartenait pas ?...

JACQUES.

Si... je ne dis pas ça, tu comprends bien, ne te fâche pas... c'est seulement pour savoir...

EMMA.

C'est juste ! .. Il fait chaud ici !... Si tu ouvrais la fenêtre ?...

JACQUES, obéissant.

Mais tu l'as vendu avec cinq cents francs de perte !... Par rame !...

EMMA.

Quoi donc ?...

JACQUES.

Le papier...

EMMA.

Ah ! oui, le papier !... Tu reviens toujours au papier.

JACQUES.

Tu as pris les 2000 francs ?...

EMMA.

Tu le sais ? oui ...

JACQUES.

Nous ne pouvons pas tirer le numéro de demain.

EMMA.

Eh bien, il paraîtra avec un retard !...

JACQUES.

Mais le papier...

EMMA.

Toujours !...

JACQUES, impatient.

Il faut bien, tu ne me laisses pas parler...

EMMA.

Vas-y, je ne dis plus un mot !...

JACQUES.

Le papier que tu as vendu, n'était pas payé, tu le sais ?...

EMMA

Non, je l'apprends, continue....

JACQUES.

On a présenté aujourd'hui une traite de trois mille francs... ce qu'il coûte.

EMMA.

Vraiment!... Ferme donc la fenêtre, ça fait un courant d'air !...

JACQUES, obéissant.

Voilà, tu as raison !... (Revenant.) Il faut la payer demain matin !...

EMMA.

Quoi donc ? La traite ?...

JACQUES.

Oui.

EMMA.

Eh bien, paie-là!...

JACQUES.

Il n'y a plus d'argent à la caisse...

EMMA.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?...

JACQUES.

Nous ne devons pas que cela; c'est la faillite!

EMMA.

Tu feras dans le prochain numéro un article avec ce titre... Enfin nous avons fait faillite. Tu te plaindras de l'indifférence du siècle pour la poésie... pour la tienne...

JACQUES.

Tu te moques de moi... Ecoute! Nous avons acheté du papier à terme. Nous le revendons comptant au-dessous de sa valeur... c'est une escroquerie... Non-seulement c'est la faillite, mais c'est la prison pour nous!...

EMMA.

Pour toi!...

JACQUES.

Hein?

EMMA.

Oui, pour toi ; tu es le rédacteur en chef et le gérant; tous les actes sont signés par toi, ça ne me regarde pas.

JACQUES.

Mais tu ne vas pas m'abandonner!... Tu as encore de l'argent?...

EMMA.

Non!... et même si j'en avais, je ne le mettrais pas dans le journal... Tu n'as pas su le faire vivre, il est mort! Bonsoir!...

JACQUES.

Tu ne comprends pas, certainement tu ne comprends pas. Après ce que tu as fait, si nous ne payons pas demain, nous sommes en faillite... Et la faillite, c'est la police correctionnelle...

EMMA.

Je n'y puis rien!

JACQUES, s'animant.

Et tu me réponds avec ce sang-froid!... Je suis à la veille du suicide et cela ne t'émeut pas!..

EMMA.

Quand je pleurerais toutes les larmes de mon corps, est-ce que cela changerait la situation?...

JACQUES, allant à elle et la faisant lever.

Emma prends garde! Avoue-le donc! tu ne m'aimes plus, et tu es heureuse de ce qui arrive, parce que tu veux me quitter...

EMMA.

Eh! non, je ne veux pas te quitter, pour le moment du moins... mais tu m'embêtes à la fin. Allons lâche-moi les mains, tu me fais mal. Veux-tu me lâcher... (Bas.) espèce de brute!...

JACQUES.

Qu'est-ce que tu dis ?...

EMMA.

Je dis que tu m'embêtes !... Eh bien oui, j'en ai assez de toi ! Là, es-tu content ?...

JACQUES.

Ainsi ! J'ai abandonné mon foyer pour toi... J'ai quitté la plus aimante des femmes !...

EMMA.

Mais va la retrouver ta femme !... Et fiche-moi la paix, va ! va !... Je ne te retiens pas, la porte est ouverte...

JACQUES.

Rappelle-toi tous les sacrifices que j'ai faits pour toi...

EMMA.

Et moi ?... Je t'ai fait imprimer tes *Flavescences.*

C'est pas de ma faute si on n'a pas voulu t'acheter qu'à trois sous le kilog... pour faire des cornets !... J'ai mis 30.000 francs dans le journal. Ils sont mangés .. Qui est-ce qui en a profité ? Toi !... Et puis, je t'ai fait avoir les palmes académiques au 14 juillet!..

JACQUES

Et mon bonheur que j'ai perdu !... Et mon bonheur !...

EMMA.

Ah ! tu me fais rire !... Et si je te réclamais mon argent ?... Comment me le rendrais-tu ?... Je te le donne... Seulement ne m'agace pas avec ton honneur !...

JACQUES.

Que veux-tu dire ?...

EMMA.

Je dis que lorsqu'on accepte de l'argent d'une femme dont on est l'amant, on n'a plus le droit de la faire au gentilhomme éploré...

JACQUES.

Ne m'insulte pas maintenant, entends-tu, ne m'insulte pas !...

EMMA.

Ah ! là ! là ! J'ai eu une belle idée le jour où j'ai accepté de vivre avec toi !...

JACQUES.

Et moi donc !... Ah ! si c'était à refaire...

EMMA.

C'est peut-être moi qui ai été te chercher ! Il a

fallu que j'aie une rude envie de me venger de ta bête de femme !

JACQUES.

Je te défends de parler de Louise de cette façon, elle vaut mieux que toi !...

EMMA.

Faut croire que non, puisque tu l'as quittée pour me prendre...

JACQUES, menaçant.

Assez !

EMMA.

Ah ! tu ne vas pas me battre, ni me menacer ; c'était bon dans le temps ça; avec l'autre !...

JACQUES.

Vois-tu, tu es une femme sans cœur, sans dignité, sans pudeur !

EMMA.

Cause toujours, tu m'intéresses ; et toi, qu'est-ce que tu es donc ?...

JACQUES.

Je vaux mieux que toi, dans tous les cas !...

EMMA.

Il n'y a pas beaucoup de différence. Tu peux parler d'avoir du cœur, toi, oui... Quand on lâche sa femme et sa fille comme tu l'as fait, sans s'inquiéter si elles auront toujours du pain, on n'est qu'un drôle ! Entends-tu ! un drôle !... Mais qu'est-ce que tu as donc de plus que moi?... Ton honneur, je viens de t'en parler, et les juges t'en recauseront demain ou

après!... Ton talent! Ah ! malheur ! Tu as fait un ou deux bouquins quand tu étais jeune, et depuis, tu vis là-dessus... Tu es vidé... Un poète, toi !... Tu n'es qu'un arrangeur de mots. Un homme de talent, toi ! tu n'es qu'un raté !...

JACQUES, avec éclat.

Et toi tu n'es qu'une fille ! Et les filles insolentes on a le droit de les giffler...

EMMA.

Ah ! pas de bêtises ! hein ?... Ou j'appelle et je te fais chasser !...

JACQUES.

C'est moi qui te chasserai...

EMMA.

A ton aise !...

JACQUES.

Et où irais-tu ?... Qui est-ce qui voudrait de toi ?

EMMA.

Je ne serais pas embarrassée ; tu me pousses à bout. Eh bien apprends ceci !... J'ai retrouvé mon mari !

JACQUES.

Alexandre Veule-Ducloux.

EMMA.

Oui, Ducloux... et je l'aime, et je l'aime, et je le lui ai dit, et il oubliera tout, je partirai avec lui... Et tout de suite... Bonsoir !...

Elle va pour sortir.

JACQUES.

Emma !... Emma !...

Il la ramène.

EMMA.

Qu'est-ce que tu veux ?...

JACQUES.

Attends ! attends ?... (Un très long silence, un combat se livre au dedans de Jacques, puis d'une voix étranglée). Ah ! que je suis misérable ! (La tête basse ; à Emma, sourdement, avec honte.) Emma ! Je t'aime toujours et je ne veux pas que tu partes. T'es bien gentille(Il tombe dans un fauteuil et éclate en sanglots.)

EMMA, entre ses dents.

Ce sera plus facile !...

JACQUES, se traînant à genoux.

Pardon ! je te demande pardon !... Mais reste... Je suis fou de toi... Je t'aime... Emma ! pardon !... Tu ne réponds pas !... Aie pitié de moi, ne suis-je pas à plaindre ?... Je souffre au delà de tout... Je m'humilie... je suis lâche... je ferai ce que tu voudras.... pardon !...

EMMA, lui donnant une tape sur la joue.

Allons relève-toi grande bête !...

JACQUES.

Oh ! comme tu es bonne, c'est oublié, c'est fini !... Dis-moi que tu ne m'en veux pas !...

EMMA.

C'est entendu !... Mais qu'est-ce que tu vas faire ?

JACQUES.

T'obéir !...

EMMA.

Mais, demain ?

JACQUES.

Pour le papier ?...

EMMA.

Oui, pour le papier !...

JACQUES.

Je verrai...

EMMA.

Il faut voir tout de suite !...

JACQUES.

Oui, tu as raison... je vais arranger celà !

EMMA.

Si tu parlais au caissier ?... Il a peut-être de l'argent à recevoir demain...

JACQUES.

C'est çà !...

EMMA.

Va, rassure-toi... Je t'attends ici... Dépêche-toi...

JACQUES.

J'y vais. (En sortant.) C'est moi qui a eu tous les torts... je le reconnais.

EMMA, va l'accompagner jusqu'à la porte. Après un temps. Cabèrebac !

Entre Cabèrebac.

CABÈREBAC.

Madame !...

EMMA.

Montez au galop chez moi... M. Alexandre Veule est là, dites-lui de descendre immédiatement. Puis vous irez chercher une voiture, vite ! vite !

SCÈNE X

EMMA, seule, puis ALEXANDRE VEULE

EMMA, elle va au bureau, s'assied et écrit, fermant l'enveloppe.

Voilà... (Écrivant l'adresse.) Monsieur Jacques Tervaux... Qu'est-ce que fait Alexandre Veule ?... Il n'y a pas de temps à perdre. Le voici !

ALEXANDRE, entrant.

Qu'y a-t-il ?

EMMA.

Il y a que nous filons aujourd'hui tout de suite. Je viens d'avoir une scène avec Jacques... on va l'arrêter demain...Tu vas rester là pour l'attendre.Ce ne sera pas long. Tu lui diras que j'ai été chercher de l'argent pour le sauver... Puis tu monteras dans ma chambre, tu prendras mes bijoux qui sont tout préparés dans le sac de voyage, et tu viendras me retrouver à la gare Saint-Lazarre au guichet des grandes lignes, où je t'attends. Tu as compris ?

VEULE.

Parfaitement !...

EMMA.

En descendant, tu remettras cette lettre au concierge...

VEULE, prenant la lettre.

Monsieur Jacques Tervaux... c'est son congé ?...

EMMA.

Oui...

VEULE.

Tu m'aimes ?...

EMMA.

Je t'adore depuis que tu n'es plus poète...

VEULE.

Entendu...

EMMA, à la porte, écoutant.

Le voilà qui remonte, tout est raté !... non ! attends; parle-lui dès qu'il entrera.

Elle se cache dans l'angle, de façon que la porte en s'ouvran la couvre. Jacques entre.

VEULE, allant à Jacques.

Mon cher ami, une bonne nouvelle, écoutez !...

Il le fait descendre en scène, Emma sort sans être vue.

SCÈNE XI

TERVAUX, VEULE.

JACQUES.

Vous ici ! Où est Emma ?

VEULE.

Ma femme ! Ne soyez pas inquiet... Elle est allée chercher de l'argent pour vous... Plaignez-vous maintenant; l'avez-vous assez ensorcelée! Ah ! si elle m'avait aimé comme cela !... heureux mortel !...

JACQUES.

Mais comment se fait-il ?...

VEULE.

Que je sois ici ?... Je venais vous parler de votre numéro de demain... oui je sais ; il ne paraît pas... aussi je reviendrai vous voir. J'entre... qu'est-ce que j'aperçois ?... Emma... Mlle Vernier en larmes criant: « Je veux sauver Jacques je le sauverai !...» Puis elle me prend les mains en me disant: «je n'ai jamais aimé que lui !... Il lui faut de l'argent !... je lui en trouverai !... attendez-le, dites-lui qu'il ait confiance, que je vais le sauver !... » Elle est sortie un instant avant que vous n'entriez...

JACQUES.

Je vous remercie...

VEULE.

Vous n'avez plus besoin de moi ?... Adieu.

En sortant, il rencontre, à la porte Cabérebac.

VEULE.

Vous donnerez cette lettre à M. Tervaux.

Cabérebac entre.

SCÈNE XII

JACQUES, seul.

CABÈREBAC, entrant une lettre à la main.

Maintenant que vous êtes seul, je viens vous dire que je m'en vais.

JACQUES.

Pourquoi ?

CABÈREBAC.

Le journal ne paraît plus... Je veux bien être garçon de bureau, c'est littéraire ; mais domestique, jamais !

JACQUES.

Bien !

CABÈREBAC.

Maintenant, un conseil, le marchand de papier est enragé. Filez, ou demain il vous fera cueillir par deux sergots.. Tenez, v'là une lettre.

Il sort.

SCÈNE XIII

JACQUES, seul.

JACQUES.

Une lettre d'Emma... (Il lit.) Allons c'est le dernier coup... Elle me quitte... Tout le monde m'a bien abonné... qu'est-ce que je vais faire, moi ? attendre qu'on m'emmène au dépôt, ma foi non !.. (Il va prendre son chapeau et son pardessus au fond et éteint le bec de

gaz.) Continuer à vivre... ça n'en vaut pas la peine... Justement, il y a là... (Il ouvre un tiroir de son bureau et y prend un revolver.) C'est bien dit, bien entendu ?... Tiens il n'y a pas de balles !... c'est vrai on les a toutes tirées l'autre jour en jouant. (Il remet le révolver.) Comment en finir... La Seine.. il fait trop froid... et puis je nage un peu, ce serait trop long... (Il va à la fenêtre et l'ouvre, sort sur le balcon et revient,) Non, ça me fait peur et je pourrais me manquer ! Ah ! un accident serait le bienvenu.... Si je tombais devant l'omnibus. Ma foi oui, c'est bien simple et commode !... (Il met son pardessus, va éteindre la lampe qui est sur la cheminée, met son chapeau, prend sa canne, revient à son bureau, tire une cigarette de sa poche, l'allume à la lampe, puis éteint en disant.) Allons bonsoir la vie !...

Obscurité, Il sort par le fond. Un long silence, puis dans la rue un grand cri sourd.

Rideau.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ 2201 B5M4
Brieux, Eugène
Ménages d'artistes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

Georges ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

H. BAUËR

Sa Maîtresse, 4 actes . 2 »

Paul BILHAUD et Maurice HENNEQUIN

Les Dragées d'Hercule, 3 actes. . . . . 2 »
La Famille Boléro, 3 a. 2 »
Le Gant, 1 acte 1 50
Heureuse ! 3 actes. . . 2 »
M'amour, 3 actes . . . 2 »
Nelly Rozier, 3 actes . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »

M. BONIFACE

Clarisse Arbois, 3 actes. 3 50
La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes . . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

L'Armature, 5 actes. . 3 50
Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
La Couvée, 3 actes. . . 2 »
La Déserteuse, 4 actes. 3 50
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes . . 2 »
Les Hannetons, 3 act . 2 »
Maternité, 3 actes . . 3 50
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
La Petite Amie, 4 act. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

M. CHAMPAGNE

Mademoiselle Aurore 3 actes. . . . . 2 »

G. COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Les Gaietés de l'Escadron, 3 actes . . . . 2 »
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi ! 1 acte . . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Mentons bleus, 1 acte . 1 »

fr. c.

Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
Victoires et Conquêtes, 1 acte . . . . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8°). . . . . 4 »
Le Coup d'Aile, 3 act . 3 50
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

Lucien DESCAVES

La Préférée, 3 actes. . 2 »
Les Souliers, 1 acte . . 1 »
Tiers État, 1 acte. . . 1 50

P.-L. FLERS

La Chaste Suzanne, 2 actes. . . . . 2 »

P.-L. FLERS et Eugène HÉROS

Ah ! Moumoute ! 2 act. 2 »
Les Suites d'un Premier Mai, 1 acte. . . . . 1 »

Paul GAVAULT

Une Affaire Scandaleuse, 4 actes. . . . . 2 »
Les Aventures du Capitaine Corcoran, 5 a. 17 tableaux. . . . . 2 »
La Belle de New-York, 2 actes, 3 tableaux . 2 »
La Dame du 23, 3 act. 2 »
La Dette, 5 actes . . . 2 »
Les Dupont, 3 actes. . 2 »
Le Frisson de l'Aigle, 5 actes . . . . . 2 »
Manu Militari ! 1 acte. 1 50
Mr l'Adjoint, 1 acte. . 1 50
La Petite Madame Dubois, 3 actes. . . . . 2 »
Plutus ! 3 actes. . . . 2 »

Paul GAVAULT et V. DE COTTENS

Chéri ! 3 actes. . . . . 2 »
Le Guet-Apens, 1 acte. 1 50
Fin de Rêve, 3 actes . 2 »

Paul GAVAULT et R. CHARVAY

Mademoiselle Josette, ma femme, 4 actes . 2 »

Paul GAVAULT et P. L. FLERS

Charmant Séjour ! 3 a. 2 »

fr. c.

Paul GAVAULT et GUILLEMAUD

Les Femmes de Paille, 3 actes. . . . . 2 »

Paul GAVAULT, Eugène HEROS et Eugène MILLOU

Family-Hôtel, 3 actes. 2 »

Maurice HENNEQUIN

Inviolable ! 3 actes. . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
Totote et Boby, 1 acte. 1 50

Maurice HENNEQUIN et Georges DUVAL

Le Coup de fouet, 3 a.. 2 »
Le Remplaçant, 3 act. 2 »
Le Voyage autour du Code, 4 actes. . . . 2 »

Maurice HENNEQUIN et Pierre VEBER

Florette et Patapon, 3 a. 2
Vous n'avez rien à déclarer ? 3 actes. . . 2 »

Eugène HÉROS

Don Juan Moderne, 1 a. 1 50
Il est Ignoble avec Bouchard, 1 acte 1 50

Eugène HÉROS et L. ABRIC

Paquerette, 1 acte. . . 1 50
La Veuve, 1 acte . . . 1 50

Jean JULLIEN

L'Écolière, 3 actes. . . 2 »
La Mineure, 1 acte . . 1 50
Les Plumes du Geai, 4 actes . . . . . 2 »
La Poigne, 5 actes. . . 2 »
La Sérénade, 3 actes . 2 »

G. LENOTRE

Colinette, 3 actes . . . 2 »
Les Trois Glorieuses, 4 actes . . . . . 2 »

H. DE NOUSSANNE

Au-dessus des Frontières, 3 actes . . . . . 2 »

MARC SONAL

La Chambre des Baisers, 3 actes. 2

Albin VALABRÈGUE et Maurice HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 act. . 2 »
Place aux Femmes ! 4 a. 2 »

Pierre VEBER

L'Amourette, 3 actes. . 2 »
Chambre à part, 3 a. . 2 »
Gonzague, 1 acte. . . 2 »
Loute, 4 actes. 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.